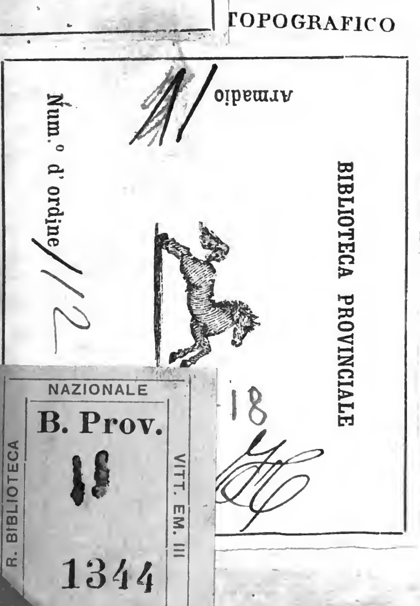

VITTORIO EM. III


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Num.° d'ordine
NAZIONALE
B. Prov.
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III
1344
NAPOLI

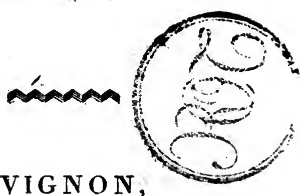
VIES
DES
PLUS CÉLÈBRES MARINS.

DU QUESNE.



VIE
DE
DU QUESNE,
DIT
LE GRAND DU QUESNE,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES DE FRANCE, SOUS LOUIS XIV.



AVIGNON,
JEAN-ALBERT JOLY, IMPRIM.-LIBR.
1817.

AVERTISSEMENT.

L'ACCUEIL que le public a fait aux premiers volumes de cette collection, nous engage à la continuer, et nous nous hâtons, autant qu'il est possible, de la rendre complète. Nous allons mettre sous presse les vies de du Guay-Trouin et de Tromp.

Nous aurions désiré de pouvoir donner plus de détail sur la vie privée d'Abraham du Quesne; mais nous n'avons pu en avoir, quelques soins que nous ayons pris. Nous avons écrit à plusieurs de ses parens, qui nous ont répondu qu'ils avoient le chagrin de ne pouvoir satisfaire à notre demande; qu'on ne trouvoit dans la famille aucuns mémoires concernant la vie de ce grand homme. Nous avons eu recours aux mémoires du temps, à la tradition, et nous sommes parvenus à faire, au moins, connoître un héros, dont quelques auteurs n'avoient parlé, pour ainsi dire, qu'en passant. Il commence sa carrière dans la marine dès l'âge le plus tendre,

sous les yeux d'un père qui aperçoit les talens que la nature a donnés à son fils, et cherche à les développer. Le jeune du Quesne sent que la théorie ne suffit pas ; il veut y joindre la pratique, parcourt les ports de France, converse avec les officiers et les matelots, monte sur les vaisseaux marchands ; fait plusieurs voyages ; examine, avec attention, les différentes manœuvres.

Il a sans cesse la carte marine à la main, examine le gissement des côtes, les bancs. Il cherche à prévoir le caprice des vents, et à trouver les moyens d'arrêter les ravages qu'ils ont coutume de causer. Bientôt il est regardé comme un habile marin ; on lui confie le commandement d'un vaisseau du roi, dans une flotte que Louis XIII envoie pour chasser les Espagnols des îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat. Du Quesne montre dans cette expédition tant de courage et de talens, qu'il est déjà regardé comme le plus grand homme de mer qui soit dans la marine françoise. La gloire qu'il

acquiert est le présage de celle qu'il méritera un jour : on lui donne le commandement d'une escadre. Plus on l'élève, plus il paroît mériter de l'être encore. Il se précipitoit au milieu des périls : s'il étoit blessé, son courage arrêtoit les douleurs ; il continuoit à combattre, et ne songeoit à se faire penser que quand il avoit remporté la victoire.

Il passe au secours de la Suède, alliée de la France, défait, dans plusieurs occasions, la flotte du roi de Danemarck, et le force de faire la paix avec la Suède. Il repasse en France couvert de lauriers ; la trouve désolée par les guerres civiles, et hors d'état de résister sur mer à ses ennemis. Il n'écoute que son zèle pour l'intérêt et la gloire de sa patrie ; fait construire des vaisseaux à ses frais ; les arme, assemble des matelots, les anime de son zèle, marche contre les ennemis de la France ; les attaque, et triomphe. Dans les batailles, c'est toujours du Quesne qui commence l'attaque, qui excite les officiers, les soldats,

et force la victoire à se décider pour lui. Enfin il se trouve aux prises avec le fameux Ruiter ; le bat et le fait périr dans l'action. Il marche contre les Algériens ; force ces fiers corsaires à rendre la liberté aux François qu'ils tiennent dans les fers, et à demander humblement la paix. Gênes a osé offenser Louis XIV, du Quesne va contre cette république, lui fait sentir combien il est dangereux d'irriter son roi. Il tient enfin un des premiers rangs parmi les héros qui ont illustré le règne de Louis le Grand. Ce monarque étoit fâché de lui voir professer une religion qui l'empêchoit de l'honorer des dignités auxquelles son mérite et ses actions l'appeloient.



VIE DE DU QUESNE.

ABRAHAM DU QUESNE ne doit son illustration qu'à lui-même : ses exploits guerriers font seuls ses titres. Lui donner une longue suite d'aïeux, comme ont fait plusieurs généalogistes, c'est lui ôter la gloire d'avoir procuré à sa famille l'éclat dont elle jouit, d'avoir augmenté le nombre de ceux qui prouvent que le sang roturier produit des héros ; c'est enfin l'avilir.

(1) Son père, qui portoit aussi le nom

(1) Voyez une lettre de M. Desmarquets, maître des eaux et forêts de la ville de Dieppe, insérée dans le Mercure, premier vol. du mois d'avril 1764. Il est vrai

d'Abraham, étoit né au bourg de Blagny, dans le comté d'Eu, de parens pauvres et calvinistes. Il alla à Dieppe, s'appliqua à la carte marine, et devint un très-bon pilote ; exerça quelque temps cette profession en France ; passa en Suède ; servit sur les vaisseaux de la reine Christine ; fut chargé, par cette princesse, de conduire quelques bâtimens en France. Il fut attaqué par les Espagnols : malgré l'inégalité du nombre, il se défendit avec courage, et conduisit ses vaisseaux à leur destination. Les talens qu'il montra dans cette occasion pour la marine, firent concevoir à Louis XIII le désir de l'attacher à son service : il le fit capitaine de vaisseau. Du

---

qu'il y avoit à Dieppe une famille noble et très-ancienne qui portoit le nom de du Quesne ; mais le célèbre du Quesne n'en descendoit pas : elle est éteinte. Il n'en reste plus que deux filles : l'une s'appelle du Quesne-Franqueville : elle avoit épousé M. de Franqueville, conseiller au parlement de Rouen. L'autre s'appelle du Quesne-Paviot, ayant épousé M. Paviot, aussi conseiller au parlement de Rouen. Elles sont toutes deux veuves.

Quesne conçut alors le projet de se marier, et épousa la fille d'un bourgeois de Dieppe. Il en eut plusieurs fils, l'aîné est celui dont nous écrivons la vie. Il naquit à Dieppe en 1610. Son père lui fit donner le nom qu'il portoit; l'éleva dans la religion calviniste qu'il professoit; se hâta de lui apprendre l'art de la marine. Le fils profita des leçons de son père, et ne tarda pas à prouver qu'il deviendroit un des plus grands marins de son temps.

La Rochelle, toujours rebelle, étoit l'asile des protestans, le centre de l'hérésie, le refuge des mécontens. L'avantage de sa situation, la force de ses remparts, la protection de l'Angleterre enhardissoient son orgueil, excitoient son audace. Le cardinal de Richelieu, ce ministre bouillant, impétueux, mais prudent, résolut de détruire le parti huguenot, et de punir les rebelles. Il inspira ses sentimens à Louis XIII. On leva des troupes de terre, on équipa des vaisseaux, et la Rochelle fut obligée de se rendre vers la fin de 1628. Les détails de ce siége fameux appartiennent à l'histoire de France. Du Quesne, qui n'avoit alors que dix-huit ans, y com-

mandoit un vaissseau, et y donna des preuves éclatantes de son courage et de ses talens.

La France, agitée par des troubles intérieurs, ne mit point de flotte en mer pendant plusieurs années. Le jeune du Quesne attendoit, avec impatience, l'occasion d'aller au milieu des hasards ; et, voulant se perfectionner dans l'art de la marine, pour lequel il sembloit né, il parcouroit les différens ports ; consultoit et écoutoit, avec attention, tous ceux dont il croyoit pouvoir recevoir quelques instructions. C'étoit alors que les grands de l'état formoient des cabales contre le cardinal de Richelieu, et cherchoient à le précipiter des degrés du trône, où son mérite l'avoit placé. Le génie de ce ministre, fécond en ressources, lui inspira le moyen de mettre Louis XIII dans le cas d'avoir toujours besoin de ses conseils, et de craindre de le perdre. Il représenta à ce monarque qu'il devoit arrêter la puissance de la maison d'Autriche, qui sembloit aspirer à soumettre l'Europe entière ; qu'une de ses branches étant assise sur le trône impérial, l'autre sur celui d'Espa-

gne, il seroit facile à cette maison de remplir des desseins, si l'on ne se hâtoit d'y mettre obstacle. Il l'engagea à renouveler l'alliance de la France avec la Suède; à fournir des secours aux princes d'Allemagne mécontens, à former une ligue avec les états-généraux ; enfin à déclarer la guerre à l'empereur et au roi d'Espagne. En 1635, on leva des troupes, on livra des batailles, on répandit du sang. Philippe IV, roi d'Espagne, équipa une flotte, fit attaquer les îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat : ses troupes s'en emparèrent en moins de quatre jours, et s'y fortifièrent. Comme elles pouvoient envoyer de là des partis dans la Provence et la ravager, Louis XIII résolut de les en chasser; il chargea de cette expédition le comte de Harcourt, et M. de Sourdis, archevêque de Bordeaux, avec ordre de choisir parmi les officiers de marine ceux qui avoient donné des preuves de valeur et de talens. Le jeune du Quesne fut un des premiers sur lequel ils jetèrent les yeux : ils lui confièrent le commandement d'un vaisseau. Le roi d'Espagne envoya une flotte assez considérable pour s'opposer aux ef-

forts des François : (1) elle fut battue, et les îles se rendirent le 15 mai 1637. Pendant que le jeune du Quesne étoit occupé à cette expédition, son père, qui repassoit de Suède en France avec un convoi qu'il escortoit, fut attaqué par une escadre espagnole, plus forte encore que la sienne. Il se défendit avec courage ; mais il reçut un coup mortel ; fut transporté à Dunkerque, où il mourut dans les sentimens de la religion réformée. Lorsque cette nouvelle parvint à son fils, elle lui causa la douleur la plus vive. Il perdit un père tendre et chéri. Au désir de servir sa patrie, se joignit celui de venger son père : il jura aux Espagnols une haine implacable, et se promit de répandre leur sang par-tout où il en trouveroit l'occasion.

Elle va bientôt se présenter : la flotte françoise, composée de quinze galères, et celle d'Espagne, qui est de pareil nombre, se rencontrent aux environs de Gattari ; se livrent combat. Pontcourlai commande l'armée françoise ; don Roderic de

(1) Nani, hist. Vencta, L. X et XI.

Velasco commande celle d'Espagne, et combat avec un courage et une présence d'esprit qui excitent tous ceux qu'il commande : la victoire semble prête à se décider en sa faveur. Du Quesne arme de son courage et de sa haine contre les Espagnols ceux qui sont sur son vaisseau ; attaque celui de Velasco ; le force de reculer ; fait un feu terrible sur lui : Velasco est tué ; les Espagnols, consternés, prennent la fuite, après avoir perdu cinq galères et un nombre considérable d'hommes. Les François avoient perdu trois galères dans le commencement de l'action.

La flotte de France ne fit pas d'autre expédition cette année. Le cardinal de Richelieu fut informé que le roi d'Espagne armoit en 1639 une flotte considérable à la Corogne, pour transporter des troupes et de l'argent dans les Pays-Bas ; il chargea Sourdis, archevêque de Bordeaux, de rassembler tous les vaisseaux françois ; de former une flotte, et d'aller attaquer celle d'Espagne. Le prélat oublioit les devoirs de son ministère, pour chercher la gloire qu'on acquiert dans les combats, et mériter le titre de héros, quoiqu'il eût été

humilié par le duc d'Epernon, et peu après par le maréchal de Vitri. Il exécute promptement les ordres du ministre ; se met en mer ; bloque le port de la Corogne ; foudroie les vaisseaux espagnols. Du Quesne, que son courage excite toujours à braver les dangers, devance la flotte françoise avec les vaisseaux qu'il commande ; est blessé d'un coup de mousquet ; résiste aux douleurs ; ne quitte son poste que quand la tempête force les François à se retirer. La flotte d'Espagne profite de leur retraite pour sortir du port. Elle prend la route de Flandre. Sourdis, qui a conduit la flotte françoise à Belle-Isle, l'en fait sortir, sitôt qu'il voit la mer praticable ; retourne à la Corogne ; n'y trouve plus la flotte espagnole ; fait faire une descente ; brûle quelques villages, et retourne dans les ports de France. Les deux flottes restèrent dans l'inaction pendant l'année 1640. Au commencement de 1641, le comte de la Motte-Houdancourt eut ordre d'assiéger la ville de Taragone par terre, et Sourdis eut celui de la bloquer par mer. Ce dernier ayant eu avis que les ennemis venoient l'attaquer avec une flotte considé-

rable, fit assembler tous les capitaines, pour délibérer sur le parti qu'on avoit à prendre. On décida qu'on diviseroit la flotte en deux corps; qu'on iroit au-devant des ennemis, leur livreroit bataille; que l'autre garderoit le port, empêcheroit les secours d'y entrer.

Le 20 septembre, à la pointe du jour, les galères espagnoles parurent au nombre de vingt-neuf, à peu de distance de l'armée françoise. Aussitôt M. de Sourdis ordonna qu'on se rangeat de manière à leur boucher le passage. Les galères espagnoles, après avoir observé la contenance des François, se retirèrent vers leurs vaisseaux. La flotte ennemie étant rassemblée avança sur les Francois, qui, malgré le vent contraire, allèrent à sa rencontre. Les Espagnols, voulant profiter de l'avantage du vent, pour secourir Tarragone, envoyèrent leurs galères joindre quarante brigantins, pour entrer avec eux dans le port. Alors la flotte françoise, qui alloit sur les ennemis, revira de bord sur les galères, afin de s'opposer à leur passage : mais les vaisseaux ennemis rejoignirent leurs galères et avancèrent, vent en poupe, sur la flotte fran-

çoise. Les François, voyant que leurs forces étoient trop inégales pour intercepter les secours que les Espagnols vouloient faire entrer dans Tarragone, ne songèrent qu'à se défendre. Leur flotte n'étoit composée que de quinze vaisseaux de ligne, de quatre pataches, cinq brûlots et treize galères ; celle des ennemis étoit de trente-cinq gros vaisseaux, et de pareil nombre de galères. Leurs vaisseaux prirent les François en flanc, et leurs galères les attaquèrent par derrière. Le courage des François suppléa au nombre : ils se battirent comme des lions en fureur. La nuit survint ; le combat cessa, et la victoire resta incertaine. On perdit beaucoup de monde de part et d'autre, et quantité de vaisseaux furent endommagés. Les deux flottes étoient trop maltraitées pour recommencer le combat, lorsque le jour parut : elles se séparèrent.

Le 22 du même mois, les Espagnols reçurent un renfort ; leur armée se trouva composée de quarante gros vaisseaux, et de trente-cinq galères : elle étoit du double plus forte que celle des François. Sourdis fit assembler le conseil de guerre, où l'on décida qu'il ne falloit pas s'exposer à une

perte qui paroissoit certaine : on regagna les ports de Provence, et le comte de la Motte leva le siége de Tarragone.

Du Quesne, pendant l'action devant Tarragone, déploya encore ses talens pour la guerre sur mer. Il commandoit et combattoit en même temps : son courage animoit tous les François ; chacun d'eux vouloit suivre son exemple : on fut redevable à lui seul de cette vigoureuse défense qui sauva la flotte françoise. Ses éloges retentissoient de toutes parts : mais ils furent interrompus par la crainte de le perdre : il avoit été dangereusement blessé. Son zèle pour la patrie, son amour pour la gloire, lui faisoient braver les dangers les plus pressans : il avoit déjà répandu son sang en 1639, à l'attaque des vaisseaux espagnols dans le port de Saint-Ange ; il fut encore blessé en 1642, devant Barcelone, dans le temps de la prise de Perpignan.

La mort de Louis XIII arrivée le 14 mai 1643, ne causa aucun changement dans la guerre que la France avoit avec l'Espagne. Le duc d'Enghien défit les Espagnols à Rocroy, et le duc de Brezé, amiral de

France , battit leur flotte au cap de Gate, vers le mois d'août. Du Quesne qui commandoit un vaisseau fut encore blessé dans cette action.

Les troubles qui s'élevèrent en France à la minorité de Louis XIV , empêchèrent qu'on ne poussât la guerre avec vigueur contre l'Espagne. Du Quesne demanda et obtint la permission d'aller servir en Suède. La célèbre Christine , fille du grand Gustave , occupoit alors le trône de ce pays. Christierne IV , roi de Danemarck , jaloux des avantages que les Suédois avoient remportés en Allemagne , cherchoit à arrêter les progrès de leurs armes ; il commit même contr'eux des hostilités qui les forcèrent d'en venir à une guerre ouverte avec lui : ils firent une irruption dans le Holstein. Christierne les attaqua par mer et par terre. Ils n'étoient pas en état de lui résister sur mer , parce que le grand Gustave , excité par ses succès brillans sur terre , s'étoit peu occupé des forces de mer. Ils demandèrent du secours à leurs alliés ; les uns leur fournirent des vaisseaux , les autres leur envoyèrent des

officiers de mer. Du Quesne (1) obtint, comme on vient de le voir, la permission de passer à leur service: il y fut reçu avec accueil: son père avoit montré de grands talens dans la marine suédoise. Il fut d'abord nommé major-général de l'armée navale, ensuite vice-amiral; commanda une partie de la flotte que la Suède envoya contre le roi de Danemarck qui assiégeoit en personne Gottembourg par mer et par terre. Du Quesne attaqua la flotte danoise avec tant de vigueur, qu'il la fit plier, la força ensuite de prendre la fuite après cet échec: les Danois se hâtèrent de lever le siége de Gottembourg.

La flotte suédoise se trouvant maîtresse de la mer, ravagea les côtes du Holstein. Christierne rassembla ses vaisseaux, voulut aller au secours de ses états; chercha la flotte suédoise. Les deux armées se livrèrent combat; le carnage fut horrible; la nuit les sépara, et la victoire resta incertaine: elles recommencèrent le lendemain avec la même fureur, le même acharnement. Du Quesne aborda le vaisseau

(1) Mémoires fournis par la famille.

amiral, nommé *la Patience*, et s'en rendit maître après un combat terrible où le général danois fut tué. Il auroit fait prisonnier le roi de Danemarck qui montoit ce vaisseau ; mais ce prince avoit été blessé à l'œil, dans le combat de la veille, par un éclat de bois, près d'un canon qu'il pointoit, et obligé d'aller à terre pour se faire panser. Limiers assure que la flotte danoise fut entièrement défaite ; que plusieurs de ses vaisseaux furent brûlés ; que le reste fut dissipé. Quelque temps après la flotte suédoise rencontra, aux environs de Femeren, seize vaisseaux danois ; en prit dix, en fit échouer trois, et en brûla un. La paix se rétablit ensuite entre les deux nations, par la médiation de la France.

En 1647, du Quesne fut rappelé en France, où son courage et ses talens pour la marine étoient alors nécessaires. Le cardinal de Mazarin, voulant suivre le système politique de Richelieu, son prédécesseur, cherchoit à abaisser la maison d'Autriche : il envoya des troupes dans le Milanois. Plusieurs écrivains assurent que la cause principale de cette expédition fut

un

un mécontentement personnel qu'il reçut du pape Innocent X, qui refusoit de donner le chapeau de cardinal au frère de ce ministre. Ainsi Mazarin, d'une querelle particulière, eut la hardiesse et le talent d'en faire une d'état : il vouloit intimider le pape et obtenir par la crainte, ce que le saint père refusoit à ses sollicitations. Il fit assiéger Orbitello par mer et par terre ; mais le duc de Brezé, qui commandoit l'escadre françoise, fut tué, et on leva le siége. Le cardinal Mazarin ne se déconcerta pas : il mit sur pied une nouvelle armée de terre et une nouvelle escadre en mer. Du Quesne s'étoit trop fait connoître par ses talens, pour n'être pas employé : il commanda un vaisseau en qualité de capitaine.

Les François se rendirent maîtres de Piombino en deux jours ; attaquèrent Portolongone qui résista davantage, et fut, à la fin, obligée de se rendre. Le pape accorda enfin le chapeau de cardinal au frère de Mazarin, et les troupes françoises, tant de mer que de terre, évacuèrent l'Italie.

En 1649, la France envoya une escadre

au secours des Napolitains, qui s'étoient révoltés contre l'Espagne. Le duc de Richelieu et du Quesne, qui la commandoient, se contentèrent de paroître à la vue de Naples, et de canonner la flotte espagnole, parce qu'ils n'avoient pas eu des ordres précis relativement à cette expédition. La France, déchirée par les guerrees civiles, avoit besoin de ses troupes pour réprimer les rebelles. Ils s'étoient emparés de plusieurs villes importantes, entr'autres de Bordeaux. En 1650, la cour avoit envoyé des troupes au maréchal de la Meilleraye pour réduire cette place ; mais les Espagnols, intéressés à entretenir les troubles en France, armoient des vaisseaux dans l'intention de secourir cette place par la Garonne. On n'avoit point de marine, et l'on ne pouvoit s'opposer à leur projet. Du Quesne est convaincu qu'on doit sacrifier sa fortune et son sang à la gloire et à l'intérêt de sa patrie : il arme à ses frais plusieurs vaisseaux ; part pour aller arrêter les Espagnols qui sont déjà en route ; rencontre une flotte angloise. (1)

(1) Mémoires du temps.

Celui qui la commande fait dire à du Quesne de baisser pavillon. Il croit avoir affaire à un homme ordinaire ; mais il il n'est pas long-temps à connoître qu'il s'est trompé. Du Quesne répond que le pavillon françois ne sera jamais déshonoré, lorsqu'il l'aura à sa garde. » Le canon, ajoute-t-il, en décidera ; et la fierté angloise pourra bien céder aujourd'hui à la valeur françoise «. Le combat commence, les vaisseaux anglois, démâtés et tout criblés, sont forcés de lâcher prise, quoique supérieurs en nombre. Du Quesne s'arrête à Brest, songe plutôt à faire radouber ses vaisseaux, qu'à faire panser les plaies qu'il a reçues dans le combat. Il remet à la voile, sitôt qu'ils sont prêts ; arrive à l'embouchure de la Garonne dans le même temps que les Espagnols ; leur en ferme l'entrée, et Bordeaux est obligé de capituler. Anne d'Autriche, connoissant toute l'importance du service que du Quesne vient de rendre à l'état, veut le récompenser en reine, et d'une manière digne de cette action si éclatante. Elle lui donne le château et l'île d'Indres en Bretagne, qui est de son domaine, en atten-

dant qu'on lui rembourse ses dépenses ; le fait chef d'escadre. Les récompenses remarquables produisent les héros. Du Quesne eut occasion de livrer plusieurs combats où il eut toujours l'avantage.

La paix se fit en 1659, et du Quesne n'eut plus occasion de signaler son courage ; mais son zèle et son ardeur ne se ralentirent pas. Il parcourut tous les ports de France, pour se perfectionner dans l'art de la navigation. La mort de Philippe IV ralluma la guerre entre la France et l'Espagne ; Louis XIV voulut faire valoir les droits de sa femme, Marie-Thèrèse d'Autriche, sur le duché de Brabant, les seigneuries de Malines, d'Anvers, de Namur, de Limbourg ; sur les places unies au-delà de la Meuse, sur le Hainault, l'Artois, Cambray, le comté de Bourgogne, et le duché de Luxembourg. Tous ces pays appartenoient à la reine de France par droit de dévolution. Elle étoit née du premier mariage de Philippe IV avec Elisabeth de France. Le droit de dévolution sur les pays énoncés avoit été établi en faveur des enfans qui pourroient naître de

ce premier mariage, et pour empêcher qu'en cas d'un second, les enfans qui en proviendroient ne préjudiciassent à ceux du premier lit : le roi d'Espagne s'étoit cependant réservé l'usufruit de tous ces pays. A sa mort, Marie-Thérèse d'Autriche, restée seule des enfans de son premier lit, don Balthasar, son frère, étant mort, entra dans tous les droits de dévolution. Louis XIV répétoit en outre cent mille écus d'or et cent mille écus de pierreries qui étoient dus à Marie-Thérèse d'Autriche, de la succession de sa mère et de son frère, avec les intérêts de cette somme depuis la mort d'Elisabeth de France. Ces sommes étoient stipulées propres de cette dernière princesse, par son contrat de mariage avec Philippe IV, et l'on n'avoit promis que six cents mille écus à Marie-Thérèse d'Autriche pour sa dot. Il est vrai qu'elle avoit renoncé, par son contrat de mariage avec Louis XIV, à tous ses droits sur la succession de sa mère et de son frère : mais elle étoit mineure ; Louis XIV l'étoit aussi lors de leur mariage. Ainsi il ne pouvoit autoriser sa femme à faire cette renonciation. Voilà le

précis du manifeste que Louis XIV publia avant de commencer la guerre pour se faire rendre justice.

Il alla en Flandre, se mit à la tête de son armée ; prit Bergues, Furnes, Ath, Tournay, Douay, Courtray, Oudenarde, Alost, Lille, etc. Il se livra quelques combats sur mer, où du Quesne donna encore des marques éclatantes de son courage et de ses talens. L'Espagne, voyant qu'elle ne pouvoit résister aux forces de la France, demanda la paix, qui fut conclue à Aix-la-Chapelle en 1668. Le traité contenoit en substance que le roi très-chrétien garderoit les places occupées par ses troupes, avec leurs dépendances, appartenances et annexes, dans la même sujétion et avec les mêmes droits que les rois catholiques les avoient possédées avant la présente cession ; qu'après la publication de la paix, sa majesté très-chrétienne s'obligeoit de retirer les troupes françoises qui étoient dans les places de la Franche-Comté, et de restituer réellement et de bonne foi à sa majesté catholique tout le comté de Bourgogne, c'est-à-dire, la Franche-Comté, sans y rien réserver ni retenir.

Cette paix ne fut pas de longue durée : l'empereur, le roi d'Espagne, la république de Hollande crurent que leur intérêt demandoit qu'ils arrêtassent la puissance d'un monarque qui devenoit de jour en jour plus redoutable : ils formèrent une ligue contre Louis XIV, et la signèrent le 26 janvier 1670. Il en fut informé, et chercha les moyens d'en arrêter les effets. Il augmenta le nombre de ses troupes ; fit faire des magasins de vivres, et mettre des munitions de guerre à portée des endroits où il avoit dessein d'agir en personne. Il résolut de tourner ses forces contre les Hollandois, dont il avoit reçu quelques mécontentemens particuliers ; parvint à détacher de leur alliance l'empereur, avec lequel il fit un traité de paix, même d'amitié. Il mit aussi dans ses intérêts Charles XI, roi de Suède. Tous ses préparatifs étant faits, il déclara la guerre aux Hollandois par un manifeste daté du 6 avril 1672 ; se mit à la tête de ses troupes, prit Orsoy, Wesel, Burik, Rimberg, etc.

Le roi d'Angleterre, mécontent des Hollandois, leur avoit aussi déclaré la guerre ;

il mit en mer, au mois de mai 1672, une flotte composée de quarante vaisseaux de guerre; de plusieurs frégates et brûlots, et commandée par le duc d'Yorck, son frère unique, depuis roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques II. Elle fut jointe par la flotte françoise, composée de trente gros vaisseaux, de plusieurs frégates et brûlots, aux ordres du comte d'Estrées, vice-amiral de France. Celle des Hollannois étoit de soixante-douze vaisseaux de guerre, de quarante autres bâtimens, tant frégates que brûlots, yacths et barques d'avis, et commandée par le fameux Ruiter. Le nombre des vaisseaux des flottes combinées étoit inférieur à celui de la flotte hollandoise; mais ils étoient plus grands, et leurs équipages étoient plus forts.

Les deux flottes se rencontrèrent proche de Soults-Baye, sur les côtes d'Angleterre. Le combat commença le 7 juin, sur les cinq heures du matin, et dura jusqu'à neuf heures du soir. Le comte d'Estrées commandoit l'avant-garde des flottes combinées, le vice-amiral Bankert commandoit celle de la flotte hollandoise. Le duc

d'Yorck conduisoit le corps de bataille, et avoit en tête l'amiral Ruiter. Le comte de Sandwich avoit l'arrière-garde de la flotte françoise et angloise, et étoit opposé à Van-Gent, lieutenant-amiral de Hollande. Le comte d'Estrées fit des prodiges de valeur : le duc d'Yorck et Ruiter furent obligés de changer de vaisseau. L'arrière-garde des flottes combinées fut très-maltraitée. Le vaisseau que montoit le comte de Sandwich fut criblé et coula à fond, sans qu'on pût sauver l'équipage : le comte périt ; deux autres vaisseaux de son escadre furent brûlés. Abraham du Quesne commandoit la seconde division de l'escadre françoise : il eut affaire à Evertzen, vice-amiral de Zélande ; le battit et lui fit essuyer une perte considérable. Les Hollandois, de leur côté, perdirent plusieurs vaisseaux. Enfin, la bataille fut sanglante : Ruiter dit qu'il n'en avoit jamais vu de si terrible. On s'attribua la victoire de part et d'autre, quoiqu'on eût perdu, de part et d'autre, plusieurs vaisseaux avec un nombre considérable de braves officiers et de braves soldats.

(1) La flotte des deux couronnes se retira vers la Tamise, et se remit en mer au commencement de juillet de la même année : alla chercher celle de Hollande, qui s'étoit retirée sur ses côtes. Les deux flottes restèrent quelque temps en présence aux environs de Schevelingk, village situé à demi-lieue de la Haye, et se séparèrent sans combattre.

L'année suivante 1673, elles se remirent en mer ; se cherchèrent et se rencontrèrent le 25 mai dans la Manche. L'escadre françoise, commandée par le comte d'Estrées, étoit composée de trente vaisseaux de guerre, de sept frégates, de treize brûlots et de quelques galiotes. Celle d'Angleterre, qui étoit composée d'environ quarante vaisseaux de guerre, de plusieurs frégates et brûlots, étoit commandée par le prince Robert Palatin. Le roi d'Angleterre ne voulut pas exposer davantage son frère unique, qui étoit héritier de la couronne.

Les flottes combinées partirent le 30 de

---

(1) Mémoires de Quincy, tome 1; Mémoires du temps.

mai pour aller chercher celle de Hollande, qui étoit restée sur ses côtes, parce que les états avoient envoyé ordre à l'amiral Ruiter, qui la commandoit, de ne pas s'en écarter, afin de pouvoir s'opposer à une descente dont elles étoient menacées. Ils savoient qu'on avoit mis sur la flotte d'Angleterre des troupes de débarquement aux ordres du comte de Schomberg. Le comte d'Estrées commandoit l'avant-garde, portant pavillon blanc; le comte Robert étoit au corps de bataille, ayant pavillon rouge, et l'arrière-garde étoit conduite par l'amiral Sprach, portant pavillon bleu. La flotte, ainsi rangée, avançoit vers les côtes de Hollande, lorsque le comte d'Estrées aperçut celle des Hollandois qui étoit à l'ancre devant Schoonvelt. Le gros temps empêcha qu'on ne livrât combat avant le 7 juin : mais ce jour-là, le prince Robert prit la résolution d'attaquer les Hollandois; rangea la flotte en forme de croissant. Le comte d'Estrées prit la droite avec l'avant-garde; l'amiral Sprach se mit à la gauche avec l'arrière-garde, et le prince Robert occupa le centre; il étoit monté sur le *Royal-Charles*,

vaisseau de cent canons. L'amiral Ruiter régla son ordre de bataille sur celui des François et des Anglois ; se mit au milieu de son croissant; opposa le vice-amiral Tromp au comte d'Estrées, et le vice-amiral Bankert au vice-amiral Sprach.

Le comte d'Estrées attaqua Tromp sur les dix heures du matin ; chercha à le séparer du reste de la flotte hollandoise : mais Ruiter alla au secours de Tromp, et empêcha le comte d'exécuter son projet. Le prince Robert se hâta de secourir le comte d'Estrées. Alors les deux amiraux se joignirent, et les deux flottes, à l'exemple de leurs chefs, se livrèrent combat : il devint si furieux et si opiniâtre, qu'il dura jusqu'à la nuit, sans qu'aucun vaisseau pliât. Le comte d'Estrées, qui, par le secours que Ruiter avoit donné à Tromp, s'étoit vu arracher l'avantage qu'il avoit eu d'abord, l'attaqua de nouveau lorsqu'il vit Ruiter occupé contre le prince Robert, et eut sur lui le même avantage. Ruiter, dont on ne peut trop admirer le courage et la présence d'esprit, quitta le prince Robert, alla encore au secours de Tromp et le débarrassa encore. Il retourna ensuite

suite contre le prince Robert ; maltraita si fort son vaisseau, qu'il faisoit eau de tous côtés. Comme il commençoit à s'enfoncer, on lui conseilla d'en monter un autre : mais il répondit qu'en marquant de la crainte, il décourageroit les siens, et continua de combattre sur le même vaisseau. La nuit arrêta ce furieux combat, et cacha le nombre des morts de part et d'autre. Le comte d'Estrées et du Quesne y firent admirer leur courage et leur prudence. Les Anglois perdirent deux vaisseaux de guerre et quelques petits bâtimens. Les Hollandois eurent aussi deux vaisseaux de guerre, deux frégates et trois brûlots coulés à fond.

Sitôt que les flottes furent réparées, elles se remirent en mer. L'amiral Ruiter, ayant obtenu des états-généraux la permission de s'éloigner des côtes, chercha la flotte des deux couronnes. Lorsque le prince Robert l'aperçut, il fit quelques mouvemens en arrière, comme s'il eût voulu l'éviter ; mais c'étoit pour l'attirer en pleine mer. Ruiter, croyant qu'il prenoit la fuite, se hâta d'aller à sa poursuite : le prince fit retourner la pointe de ses vaisseaux contre

lui. Le comte d'Estrées et du Quesne l'attaquèrent avec intrépidité ; furent secondés par tous les vaisseaux françois ; mais ils se retirèrent, parce que la division de Sprach ne les soutint pas. Le comte d'Estrées en fit des plaintes au prince Robert, qui blâma le vice-amiral Sprach, et fit instruire le roi d'Angleterre des sujets de mécontentement du comte d'Estrées contre le vice-amiral anglois ; mais, soit que Sprach trouvât les moyens de se justifier, soit qu'il eût des amis puissans à la cour de Londres, les choses en restèrent là. Les flottes combinées se retirèrent sur les côtes d'Angleterre ; se hâtèrent de se réparer, et remirent en mer dès le mois de juillet de la même année ; cherchèrent celle de Hollande ; mais Ruiter avoit encore reçu ordre de ne pas s'écarter des côtes, d'éviter le combat ; il se tenoit à Schoonvelt. Le prince Robert, en étant informé, y dirigea sa route, présenta le combat à Ruiter. Voyant que l'amiral hollandois ne vouloit point l'accepter, il fit avancer sa flotte, et chercha un endroit où il pût faire une descente.

Les états-généraux furent alors informés

que leur flotte des Indes étoit en route et près d'arriver : ils envoyèrent ordre à leur amiral de livrer combat, afin d'occuper les ennemis, et de les empêcher d'intercepter la flotte des Indes. Cet homme actif se prépara à exécuter les ordres qu'il venoit de recevoir : il leva l'ancre aussitôt que le vent lui fut favorable, suivit les vaisseaux ennemis qui prenoient la route d'Amsterdam. Le prince Robert, en ayant été informé, résolut de l'attendre : mais Ruiter se tînt au-dessus du vent, pour éviter le combat. Il vouloit seulement secourir la flotte des Indes en cas de besoin. Les deux armées restèrent en présence pendant deux jours. Le prince Robet fit l'impossible pour prendre l'avantage du vent; mais tous ses efforts furent inutiles : sitôt qu'il changea, Ruiter se retira sur les bancs de Hollande, où le prince n'osa le suivre, et alla au Vlie. Pendant qu'il y étoit, un vaisseau de la flotte des Indes, richement chargé, donna dans la sienne. Les états-généraux craignant que le reste de la flotte des Indes n'essuyât le même sort, envoyèrent ordre à leur amiral de tout hasarder, pour éviter ce malheur.

Rutter leva promptement l'ancre, apprit en route, que les flottes combinées, après avoir tenté une descente en plusieurs endroits, s'étoient arrêtées devant le Texel : il fit voile de ce côté, et se prépara au combat ; mais il étoit nuit quand il arriva, et l'on resta dans l'inaction de part et d'autre.

Sitôt que le jour parut, le comte d'Estrées entreprit de couper plusieurs vaisseaux ennemis ; mais toute la flotte hollandoise avança sur lui : les deux flottes combinées vinrent à son secours, et le combat devint général. Il dura depuis le matin jusqu'au soir avec une égale fureur de part et d'autre. Pendant le feu de l'action, le prince Robert se trouva dans un danger si pressant, qu'il fût obligé d'arborer pavillon bleu, signal dont les Anglois et les François étoient convenus pour annoncer le besoin de secours. La fumée du canon empêcha, pendant quelque temps, qu'on vît son signal, et le danger devint plus pressant pour lui. Alors, il fit mettre le signal au plus haut du vaisseau : on se hâta d'aller à son secours ; le combat devint terrible dans cet endroit :

il y périt de part et d'autre une multitude incroyable d'hommes. Le comte d'Estrées, secondé par du Quesne, arrêta une division de la flotte ennemie qui faisoit des efforts incroyables pour aller contre le prince Robert. Les relations rapportèrent que Ruiter et le prince combattoient avec un courage qui alloit jusqu'à la fureur, et que le combat n'auroit fini entre ces deux chefs, que par la perte d'un des deux, si l'on ne fût venu avertir le prince Robert que le vice-amiral Sprach, qui combattoit contre le vice-amiral Bankert, étoit encore dans un plus grand danger que lui. Ce prince fit les derniers efforts pour se débarrasser et aller lui porter du secours; il en vint à bout; mais il arriva trop tard. Sprach, après avoir soutenu le combat avec la plus grande intrépidité et changé deux fois de vaisseau, s'étoit noyé en passant sur un troisième. La barque sur laquelle il s'étoit mis, fut coulée à fond par plusieurs coups de canon. La nuit fit cesser ce terrible combat, et chacun se retira de son côté pour réparer les vaisseaux qui étoient endommagés. Le prince Robert donna dans cette action les plus grandes preuves de valeur

et de prudence. Le comte d'Estrées et du Quesne s'y couvrirent de gloire.

Louis XIV, instruit que le roi d'Angleterre avoit fait une paix particulière avec les Hollandois le 19 février 1674, résolut de ne pas mettre cette année de flotte en mer, et de faire seulement garder les côtes de son royaume. Une conjoncture inattendue fut cause qu'il changea de résolution. Les habitans de Messine, ville de la Sicile, mécontens du gouvernement d'Espagne, se soulevèrent et demandèrent du secours à la France. Le roi chargea M. de Valbelle de leur conduire quelques troupes avec du blé, dont ils avoient besoin. Sa majesté vouloit, avant de leur envoyer des secours plus considérables, être assurée de leurs intentions, et connoître leurs forces. L'année suivante elle leur en envoya un beaucoup plus fort, sous la conduite de M. le duc de Vivonne, qui eut ordre d'y prendre le titre de vice-roi. En arrivant, il trouva une flotte espagnole, composée de vingt vaisseaux de guerre, et de dix-sept galères, commandée par le marquis de Visco, qui fermoit entière-

ment l'entrée de la ville. Le duc de Vivonne n'avoit que neuf vaisseaux de guerre, une frégate et trois brûlots. Il étoit accompagné d'un grand nombre de bâtimens chargés de troupes, de munitions de guerre et de bouche qu'il portoit aux habitans.

Il est aisé de concevoir l'embarras dans lequel se trouva le duc de Vivonne. D'un côté, il falloit qu'il exécutât les ordres du roi, et qu'il secourût les Messinois; de l'autre, il ne pouvoit le faire qu'en livrant un combat avec des forces très-inférieures. Son courage et son zèle le guidèrent: il se prépara au combat. Le marquis de Valbelle étant instruit que le duc de Vivonne lui amenoit du secours, fit armer six vaisseaux qui étoient dans le port, et se prépara à aller au-devant du duc. Pendant qu'il étoit occupé à remplir ce projet, le duc de Vivonne en vint aux mains avec les Espagnols: la résistance fut égale à l'attaque, et la victoire étoit incertaine; mais le marquis de Valbelle sortit du fare de Messine avec les six vaisseaux qu'il commandoit; prit les Espagnols en queue, commença à les mettre en désordre. En

même temps, le duc de Vivonne, secondé par M. du Quesne, le marquis de Preuilli, et M. d'Humières, profita du mouvement qu'ils furent obligés de faire; les attaqua avec tant de fureur, qu'il les força de prendre la fuite. Ils perdirent un nombre considérable d'hommes, et plusieurs vaisseaux, dont quatre furent coulés à fond.

Le duc de Vivonne entra triomphant dans Messine, y fut reconnu en qualité de vice-roi. Les secours qu'il y apporta entretinrent pendant quelque temps les Messinois dans leur révolte contre l'Espagne : mais les vivres que Louis XIV avoit envoyés furent mal distribués; la famine se fit bientôt sentir : les officiers françois traitoient les bourgeois avec hauteur; les jeunes insultoient même leurs femmes; le mécontentement devint général. Les Messinois commencèrent à se repentir de leur conduite à l'égard de l'Espagne, et à désirer de rentrer sous sa domination; ils formèrent plusieurs conspirations; mais le duc de Vivonne eut l'adresse de les assoupir. Il demanda de nouveaux secours au roi, qui lui en envoya

par le moyen de ses galères. Lorsqu'il les eut reçus, il laissa dans Messine une garnison suffisante pour contenir ceux qui étoient disposés à la révolte ; fit embarquer le reste des troupes françoises sur les vaisseaux et sur les galères ; alla assiéger Augusta ; s'en rendit maître en moins de six jours ; attaqua ensuite et soumit plusieurs autres petites places qui sont aux environs.

Les Espagnols sentirent qu'ils n'étoient pas en état de résister seuls aux François : ils demandèrent du secours aux Hollandois. Les états-généraux envoyèrent, du côté de la Sicile, une flotte composée de dix-huit vaisseaux de guerre, de quatre brûlots, de six senaus, de quatre barques d'avis, et commandée par l'amiral Ruiter. Elle fut jointe par deux vaisseaux de guerre espagnols, et neuf galères. Le duc de Vivonne envoya M. du Quesne à Versailles, pour annoncer qu'il avoit besoin de nouveaux secours, si l'on vouloit qu'il conservât Messine.

Louis XIV sentit que son intérêt et sa gloire demandoient qu'il soutînt les Messinois, et prouvât qu'il pouvoit seul arrê-

ter les efforts de toutes les puissances qui s'étoient réunies contre lui. Il fit équiper à Toulon une flotte composée de vingt vaisseaux de guerre, de six brûlots, de plusieurs bâtimens chargés de munitions de guerre et de bouche. La réputation de Ruiter, qui commandoit la flotte ennemie, rendoit incertain le choix de celui auquel on devoit confier ce nouvel armement. Les suffrages des officiers et des matelots se réunirent en faveur de du Quesne : ils l'avoient déjà vu tant de fois se précipiter au milieu des hasards, exciter leur courage par une intrépidité incroyable, ou les guider par une prudence consommée, et toujours les conduire à la victoire, qu'ils désiroient tous de servir sous lui, et regardoient leur triomphe comme assuré. Plusieurs chefs d'escadre, qui n'avoient pour mérite que la présomption, faisoient solliciter à la cour l'honneur de commander cette flotte. Louis XIV ferma l'oreille aux sollicitations : il nomma du Quesne, et l'éleva au grade de lieutenant-général des armées navales de France.

La flotte françoise partit de Toulon sur la fin de décembre 1675, arriva aux envi-

rons de l'île de Stromboli, où Ruiter s'étoit placé pour l'empêcher d'entrer dans le port de Messine. M. du Quesne découvrit la flotte hollandoise le 7 janvier 1676, et rangea la sienne en ordre de bataille. Il mit M. le marquis de Preuilli, chef-d'escadre, à l'avant-garde avec sa division, M. de Gabaret à l'arrière-garde avec la sienne, et se plaça au corps de bataille. Il se tint tout le jour et toute la nuit dans cet état, à la vue des ennemis qui n'osèrent l'attaquer, quoiqu'ils eussent l'avantage du vent. Le huit, à la pointe du jour, le vent changea; M. du Quesne donna les signaux pour faire revirer sa flotte et le gagna. M. de Preuilli commença l'attaque à neuf heures du matin, et fit plier l'avant-garde des ennemis qui lui étoit opposée : le contre-amiral hollandois Verschoor y fut tué. M. du Quesne pressa si vivement l'amiral Ruiter, qui étoit, comme lui, au centre de sa flotte, qu'il l'obligea de se couvrir de ses deux matelots. Un calme qui survint, empêcha la flotte françoise de profiter de son avantage, et facilita aux galères d'Espagne, qui, à cause du gros temps, étoient res-

tées à Lipari, le moyen de venir à la pointe du jour remorquer les vaisseaux hollandois, dont plusieurs avoient été fort endommagés. Elles ne purent cependant en sauver un qui coula à fond. Les François perdirent plusieurs officiers de marque. Le marquis de Valbelle, chef d'escadre, MM. de Chaber, des Gouttes, Boisières, etc. furent blessés.

Le lendemain, M. d'Albernas, lieutenant-général, joignit la flotte françoise avec dix vaisseaux. Le prince de Montesarchio joignit l'amiral Ruiter avec un pareil nombre de vaisseaux espagnols et un brûlot. Les armées étant ainsi renforcées, restèrent deux jours en présence sans s'attaquer. M. du Quesne, sachant que Messine avoit besoin d'un prompt secours, et voyant la difficulté d'y en faire entrer par la route qu'il tenoit, parce que l'armée ennemie fermoit l'entrée du fare, fit le tour de la Slcile, et arriva à Messine par le sud. Les grands hommes trouvent toujours des ressources dans les momens pressans. Le maréchal de Vivonne se hâta d'instruire le roi du triomphe de M. du Quesne sur Ruiter, et de l'avantage qu'il

avoit

avoit su en tirer. Le roi fut si satisfait, qu'il écrivit de sa main à M. du Quesne une lettre conçue en ces termes :

» Mons du Quesne, je n'ai pas été surpris de ce que vous avez fait pour la gloire de mes armes contre la flotte des ennemis auprès de l'île de Lipari. Je n'attendois pas moins de votre valeur et de votre expérience à la mer. Je suis bien-aise seulement de vous assurer que j'en suis pleinement satisfait, et que j'en conserverai agréablement le souvenir. Cependant, je veux que cette lettre, écrite de ma main, vous en soit un gage, et qu'elle vous réponde que vous recevrez des effets de ma bienveillance en toutes les occasions qui se présenteront ; et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mons du Quesne, en sa sainte garde. A Saint Germain, le 26 février 1676. Signé, LOUIS «.

L'adresse est, à M. du Quesne, lieutenant-général en mes armées navales.

Ruiter, voyant son objet manqué, fit voile vers Naples, dans le dessein de repasser en Hollande, parce que le temps où les Hollandois s'étoient engagés à fournir du secours aux Espagnols étoit expiré :

mais le marquis de Villa-Franca l'engagea à rester jusqu'à ce qu'on eût reçu des nouvelles des états-généraux qu'il avoit envoyés prier de le laisser encore quelque temps dans les mers de Sicile. Leurs hautes puissances ne tardèrent effectivement pas à envoyer à Ruiter ordre de rester sur ces mers. Il obéit ; mais il n'entreprit aucune expédition jusqu'au mois d'avril, qu'il alla devant Messine. Dans le même temps les troupes de terre espagnoles se postèrent au Salvador des Grecs, à la portée du canon de la ville : ils avoient formé le projet de l'attaquer par terre et par mer en même temps.

Toute la flotte françoise étoit alors rassemblée dans le port de Messine. M. de Vivonne, ayant pénétré le dessein des ennemis, fit assembler le conseil de guerre. M. du Quesne et le chevalier de Tourville dirent qu'il falloit attaquer la flotte des ennemis ; M. du Quesne ajouta qu'il se chargeoit de cette opération, et qu'il en répondoit. La confiance qu'on avoit en ses talens le fit écouter : on décida qu'on iroit à l'ennemi. Dès le lendemain, voyant le vent favorable, il mit à la voile ; alla

mouiller le long de la côte de Messine ; fit tirer sur les troupes de terre espagnoles. M. de Vivonne fit en même temps une sortie, tua plus de cinq cents Espagnols, et les chassa de leur poste. Ruiter se mit au large, prit la route d'Augusta, qu'il feignit de vouloir assiéger.

M. de Vivonne, étant persuadé que Ruiter avoit véritablement dessein d'assiéger Augusta, envoya ordre à M. du Quesne d'aller l'attaquer. Ce dernier partit des environs de Messine le 19 avril 1676. Ruiter alla à sa rencontre. Les deux flottes se trouvèrent en présence le 22 du même mois, environ à trois lieues d'Augusta, par le travers du golfe de Catane. La flotte françoise étoit composée de trente vaisseaux de guerre, de trois frégates et de sept brûlots. Le marquis d'Alméras, chef d'escadre, commandoit l'avant-garde ; M. du Quesne étoit au corps de bataille, ayant avec lui le chevalier de Tourville et le marquis de Preuilli, tous deux chefs d'escadre. Le marquis de Gabaret, aussi chef d'escadre, commandoit l'arrière-garde. Celle des ennemis étoit de vingt-sept vaisseaux de guerre, tant espagnols que hol-

landois, de neuf galères, six frégates et quelques brûlots. L'amiral Ruiter se mit à l'avant-garde ; les vaisseaux du roi d'Espagne, commandés par dom Francisco de la Cerda, étoient au corps de bataille, et le vice-amiral Haan commandoit l'arrière-garde. Pendant que les deux flottes s'approchoient, le chevalier de Bethune sortit du port d'Augusta, où M. du Quesne l'avoit envoyé pour porter quelques ordres. Il fut attaqué par plusieurs vaisseaux ennemis, et se défendit avec tant d'intrépidité, qu'il écarta ces vaisseaux et rejoignit la flotte françoise.

L'Europe, instruite que les deux plus grands hommes de mer que l'on connût alors, alloient se disputer la victoire, avoit les yeux fixés sur eux, et attendoit, avec impatience, le récit d'un combat où l'on ne pouvoit manquer de trouver les plus grandes preuves de courage et de prudence en même temps.

(1) Sur les deux heures après midi, les deux avant-gardes commencèrent l'attaque avec tant de fureur, que tous les vaisseaux

(1) Mém. du temps. Mém. de Quincy.

de part et d'autre furent endommagés :
l'artillerie alloit sans interruption. Le marquis d'Alméras fut tué dans le fort du combat ; il étoit sur le tillac. Le chevalier de Tambonneau, qui commandoit un des vaisseaux de cette division, fut emporté d'un coup de canon. Après la mort du marquis d'Alméras, le marquis de Valbelle prit le commandement de l'avant-garde, et continua le combat avec la même vigueur. Le courage étoit égal de part et d'autre, et la victoire restoit incertaine. M. du Quesne voyant que l'amiral Ruiter tournoit tous ses efforts contre l'avant-garde, y envoya le chevalier de Tourville, avec deux vaisseaux pour la soutenir. Ce nouveau secours augmenta la fureur de Ruiter : il combattoit et commandoit en même temps : mais un éclat lui emporta le devant du pied gauche, et lui brisa les deux os de la jambe droite : il tomba et se fit une blessure à la tête. Malgré les douleurs qu'il sentoit, il continua de donner ses ordres le reste du jour avec autant de sang froid que s'il n'eût pas été blessé. On l'avertit que cinq vaisseaux de sa flotte étoient très-endommagés, et qu'on

auroit beaucoup de peine à les sauver : il ordonna qu'on les remorquât, et qu'on se retirât. Il y avoit environ une heure que le soleil étoit couché, et la nuit favorisa la retraite des Hollandois. Leur flotte se retira à Syracuse, où M. du Quesne ne put la suivre à cause de l'obscurité. Il resta dans le lieu où s'étoit donné le combat jusqu'au jour. Sitôt qu'il parut, il fit voile vers Syracuse, se mit en ordre de bataille, et provoqua les ennemis au combat ; mais ils se tinrent dans le port, et se contentèrent de tirer quelques coups de canon.

(1) On se hâta de donner à Ruiter tous les secours qu'on crut nécessaires. Ses plaies alloient d'abord assez bien, et l'on espéroit de le voir bientôt rétabli : mais la fièvre lui prit ; le mal empira tout-à-coup ; il mourut le 20 avril de la même année. La perte que les Hollandois firent en ce grand homme étoit irréparable. On assure que Louis XIV fut lui-même affligé en apprenant sa mort. On embauma son corps, on le mit dans un cercueil de plomb,

(1) Mém. du temps.

qu'on déposa sur le vaisseau *la Concorde*, qu'il montoit lorsqu'il fut blessé, et on en donna le commandement au contre-amiral Philippe Van-Almonde. Son cœur fut mis dans un vase d'argent qu'on fit faire exprès, et qu'on enferma dans une boite. Le capitaine Kallembourg, qui montoit une frégate légère, fut chargé de le transporter promptement en Hollande. Malgré les précautions que ce capitaine prit pour échapper à la vigilance des François, on l'aperçut ; on lui donna la chasse ; on le prit et on le conduisit à M. du Quesne, qui le fit venir à son bord. Le capitaine hollandois lui présenta son épée ; mais M. du Quesne refusa de la prendre, lui demanda où il alloit. Kallembourg lui répondit qu'il portoit le cœur de Ruiter à Amsterdam. Du Quesne passa sur son vaisseau, alla à la chambre du capitaine qui étoit tendue en noir. Il s'approcha de la boite qui contenoit le vase dans lequel étoit le cœur de Ruiter, leva les mains au ciel, dit : » Voilà donc les restes d'un grand homme : il a trouvé la mort au milieu des hasards qu'il avoit tant de fois bravés «. Se tournant ensuite vers le capi-

taine Kallembourg, il ajouta : » Votre commission est trop respectable pour qu'on vous arrête «. Il lui donna un passe-port.

Les François perdirent dans ce combat, outre M. d'Alméras, lieutenant-général, MM. de Choux, de Bossier, de Bonnefons, les chevaliers de Tambonneau, de Savière, et d'Arennes, qui furent tués. MM. de Cogolin, de Charlaret, de Bethune, de la Barre, de Champagne, de Ris, y furent blessés. MM. de Tourville, de Château-Renaut, de Beaujeu, de Leri, eurent beaucoup de part à cette victoire. La flotte victorieuse se retira à Messine pour se radouber. Ce n'est qu'avec le plus grand étonnement qu'on trouve dans les relations des Hollandois, que la flotte françoise prit la fuite : se retira dans le port de Messine ; que l'obscurité de la nuit empêcha la leur de la poursuivre ; enfin que Ruiter, avant de mourir, remporta une victoire à jamais mémorable. Il est plus aisé d'annoncer le faux dans de pareilles circonstances, que de le faire croire. C'est la suite d'une bataille qui annonce de quel côté a véritablement été la victoire.

Les Espagnols et les Hollandois livrèrent combat à la flotte francoise, pour la chasser de Messine, et attaquer ensuite cette ville. Après la bataille, ils se retirèrent à Syracuse, n'allèrent point assiéger Messine; ne reparurent même pas en mer; les François, au contraire, gardèrent la mer quelque temps, et rentrèrent dans le port de Messine. Le bruit se répandit dans toute l'Europe que le grand du Quesne avoit battu le fameux Ruiter; et personne n'a tenté de lui en ravir la gloire. Les éloges qu'il reçut sont des preuves incontestables de son triomphe. On fit alors un jeu de mots en latin sur Ruiter. Il n'annonce pas que cet amiral hollandois battit la flotte françoise : il présente une idée tout-à-fait contraire. On ne peut le traduire en françois. Le voici :

Terruit Hispanos Ruiter, ter terruit Anglos;
Terruit in Gallos, territus ipse ruit.

Louis XIV, voulant qu'on tirât un parti avantageux de cette mémorable victoire, envoya à Messine toutes les galères de France et trois vaisseaux de guerre. Ce renfort arriva le 21 mai 1676. Alors le

maréchal de Vivonne résolut de tenter une action d'éclat qui ne fut pas moins glorieuse à la France, qu'utile aux Messinois. Il avoit intention de mettre les ennemis hors d'état de tenir la mer, et de rendre les passages libres aux vaisseaux qui porteroient des vivres à Messine. Il monta sur la flotte ; mais il confia le soin de cette expédition à M. du Quesne, et fit mettre à la voile le 28 de mai avec vingt-huit vaisseaux, vingt-cinq galères et neuf brûlots. La flotte ennemie étoit sortie de Syracuse après s'être raccommodée, et s'étoit retirée près de Palerme. Celle de France la joignit le 31. On envoya une felouque, soutenue par des galères, pour reconnoître leur position. La felouque rapporta que la flotte ennemie, composée de vingt-sept vaisseaux, de dix-neuf galères, et de quatre brûlots, étoit rangée en ordre de bataille sur une ligne ; que les galères étoient dans les intervalles ; qu'elle avoit le mole de Palerme à sa gauche, le fort de Castel-mare derrière elle, et une grosse tour avec les bastions de la ville à sa droite.

Le 2 juin, le maréchal de Vivonne fit attaquer leur avant-garde par un détache-

ment que commandoient le chevalier de Tourville et le marquis de Preuilli ; il étoit composé de sept galères aux ordres des chevaliers de Breteuil et de Bethoma, et de sept brûlots. Ils approchèrent de la flotte ennemie jusqu'à la longueur d'un cable, essuyèrent tout son feu sans tirer un coup de canon. Ils mouillèrent dans le même lieu où étoient ses ancres, firent avancer les brûlots à la tête des galères, et commencèrent le combat avec vivacité : trois de leurs brûlots abordèrent trois vaisseaux ennemis ; y mirent le feu : alors le reste de l'avant-garde ennemie coupa les cables et alla échouer sur la côte la plus voisine. Le maréchal de Vivonne, voulant profiter de ce désordre, avança avec le gros de sa flotte sur le corps de bataille et l'arrière-garde des ennemis, où étoient les amiraux de Hollande et d'Espagne : le feu fut grand de part et d'autre, et le combat opiniatre pendant un assez long espace de temps : mais deux brûlots de la flotte françoise allèrent sur l'amiral d'Espagne, y mirent le feu. Son vice-amiral et le contre-amiral, qui se trouvoient près de lui, coupèrent leurs cables pour éviter

d'être aussi embrasés : les deux flottes combinées suivirent leur exemple. Une partie se fit échouer sous Palerme, et l'autre entra dans le port. Ceux qui commandoient leurs brûlots y mirent le feu, pour que les François ne s'en emparassent pas. Quatre brûlots de la flotte françoise ayant été poussés dans le port de Palerme par l'impétuosité des vents, mirent le feu au vice-amiral d'Espagne, au contre-amiral de Hollande, et à sept autres vaisseaux qui y étoient échoués les uns sur les autres : ils communiquèrent le feu à plusieurs galères. La poudre qui étoit dans ces vaisseaux, fit, par son explosion, un fracas terrible : elle poussa en l'air des morceaux de fer, des parties entières de navires. Un grand nombre d'officiers et de soldats furent tués ou estropiés. Le port de Palerme fut presqu'entièrement détruit ; plusieurs édifices furent renversés. Il est difficile de se peindre le spectacle horrible que cet incendie présenta.

Les ennemis perdirent dans ce dernier combat sept gros vaisseaux de guerre, six galères, sept brûlots, plusieurs autres petits bâtimens, sept cents pièces de canon,

non, et près de cinq mille hommes. Cette victoire, qui étoit due à la valeur et à la capacité de M. du Quesne, ne coûta à la France que deux enseignes et quelques soldats. Les Espagnols ne se présentèrent plus en mer tout le reste de la guerre, et les Hollandois n'employèrent plus leur marine qu'à secourir les alliés qu'ils avoient dans le Nord. Ils tentèrent quelques entreprises en Amérique, mais ils ne réussirent pas mieux qu'en Europe. Le maréchal de Vivonne profita de la consternation où étoient les ennemis : il fit rentrer la flotte françoise dans le port de Messine, assiégea et prit plusieurs places dans la Sicile. Pour faciliter ses opérations et tenir en même temps les corsaires d'Alger et de Tripoli en respect, M. du Quesne croisoit sur la Méditerranée. Il fit brûler dans le môle de Barcelone un vaisseau espagnol, monté de soixante pièces de canon et de trois cents hommes d'équipage. Il coula à fond un grand nombre de vaisseaux de Tripoli dans le port de Chio, et endommagea considérablement le château.

Louis XIV laissa les troupes et les vaisseaux qu'il avoit à Messine jusque vers la

fin de 1678 : mais ce monarque, triomphant par-tout, résolut de donner la paix à l'Europe, et d'évacuer la Sicile : il sentoit que s'il gardoit les places que ses troupes y occupoient, ce seroit un obstacle à ses desseins. Comme on avoit lieu de craindre que les Messinois, se voyant abandonnés par les François, ne se portassent aux dernières extrémités contr'eux, on résolut de prendre les plus grandes précautions : on chargea de cette dangereuse opération le maréchal de la Feuillade, qui se conduisit avec tant de prudence, qu'il en vint à bout. Les jurats, les gentilshommes, les plus notables bourgeois, craignant la vengeance des Espagnols, firent embarquer, pendant la nuit, sur les vaisseaux françois, leurs femmes, leurs enfans, leurs effets, et tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Lorsque la flotte fut arrivée à Toulon, le maréchal de la Feuillade fit débarquer l'artillerie, les troupes, les munitions et les Messinois. La plupart de ces infortunés se retirèrent dans différentes villes de Provence, pour être à portée de savoir ce qui se passoit en Sicile, et d'y retourner lorsqu'ils pourroient le faire sans danger.

(1) M. du Quesne alla à la cour pour rendre compte au roi de ses opérations. Sa majesté lui marqua la satisfaction qu'elle goûtoit en voyant un homme qui faisoit honneur à la marine françoise, et lui dit : » Je voudrois bien, M. du Quesne, que vous ne m'empêchassiez pas de récompenser les services que vous m'avez rendus comme ils méritent de l'être ; mais vous êtes protestant, et vous savez quelles sont mes intentions là-dessus «. Louis XIV lui faisoit sentir qu'il l'auroit fait maréchal de France ; qu'il étoit lui-même fâché de ne pouvoir le décorer de cette éminente dignité. Lorsque M. du Quesne fut de retour chez lui, il répéta à sa femme le langage que le roi lui avoit tenu. Elle se nommoit Catherine de Bernière, étoit de Montpellier, de la famille de Bosc, et avoit embrassé le protestantisme pour l'épouser. La femme d'un héros ne pouvoit manquer d'être altière. Elle lui dit : *Cent diables*, expression familière à son mari et dont elle se servoit alors, *il falloit lui répondre : Oui, sire, je suis protestant*,

---

(1) Mém. fournis par la famille.

mais mes services sont catholiques. Ce trait historique se répète encore dans la famille de M. du Quesne.

Louis le Grand sentit cependant que sa gloire demandoit qu'il récompensât les services importans que M. du Quesne venoit de rendre à l'état : il acheta la terre du Bouchet, près d'Etampes ; l'érigea en marquisat, sous le nom de du Quesne. La maison de Noailles la possède aujourd'hui.

La paix étant conclue avec les Hollandois, les Espagnols et l'empereur, le monarque françois résolut d'en profiter pour mettre sa marine dans un état à le faire craindre et respecter par toutes les puissances de l'Europe. Il envoya ordre à ses officiers de mer de se rendre à la cour, afin de lui donner leurs avis sur les lois qu'il vouloit établir dans le corps de la marine. Le marquis du Quesne fut un des premiers appelés à ce conseil. Soixante mille matelots furent classés ; on construisit les ports de Toulon, de Brest, de Dunkerque, du Hâvre-de-Grace et de Rochefort. L'école de la marine fut établie dans ces différens ports, où l'émulation étoit éclairée par le génie et par l'expé-

rience. Louis XIV voulut qu'on s'occupât ensuite à perfectionner la construction de ses vaisseaux. Il appela les plus habiles constructeurs, pour conférer avec le ministre de la marine, les officiers de mer, et convenir d'une méthode générale qui seroit établie dans tous ses ports. Ces importantes conférences durèrent près de quatre mois, et le roi s'y trouvoit fort souvent. Ce grand monarque étoit convaincu qu'il ne pouvoit mieux employer son temps qu'en le sacrifiant à sa gloire et à l'intérêt de son état. (1) Le marquis du Quesne et Renau, surnommé le Petit, présentèrent chacun une nouvelle méthode, et en firent faire un essai. L'expérience et les talens de M. du Quesne prévenoient en sa faveur tous ceux qui assistoient au conseil : mais M. du Quesne, né roturier, avoit l'ame noble ; il donna lui-même la préférence à l'essai de Renau sur le sien, et conseilla au roi de le faire exécuter en grand dans ses ports. Il étoit plus glorieux pour lui d'être vaincu par

(1) Eloge de M. Renau, par M. de Fontenelle.

son propre jugement, que s'il eût été vainqueur par celui des autres.

Le roi ordonna à Renau d'aller avec M. de Seignelay, ministre de la marine, le chevalier de Tourville et le fils de M. du Quesne, à Brest, et dans les autres ports de France, pour y faire construire des vaisseaux.

Louis XIV, instruit que les corsaires de Tripoli avoient fait plusieurs prises sur ses sujets, donna ordre au ministre de la marine de faire équiper plusieurs vaisseaux, d'en donner le commandement à M. du Quesne, qui se mit en mer vers le mois de mai de l'année 1681; poursuivit les corsaires tripolins; les assiégea dans le port de Chio, les força de rendre leurs prises.

Au mois d'octobre de la même année, le divan d'Alger eut la hardiesse d'envoyer chercher le père le Vacher, missionnaire apostolique, qui exerçoit dans cette ville la fonction de consul pour la nation françoise; de lui déclarer qu'il rompoit la paix avec la France, et faisoit partir douze bâtimens armés en guerre pour courir sur les vaisseaux marchands françois. Louis

XIV, justement indigné de cette audace, résolut de punir les Algériens de manière à leur faire sentir qu'il étoit dangereux de s'exposer aux effets de sa colère. Il fit encore assembler un conseil de marine, où les généraux de terre eurent ordre de se trouver. Renau le Petit y fut encore appelé. Chacun présenta son avis, et tous se réunissoient à dire qu'il falloit faire une descente sur la côte d'Alger, et assiéger la ville en règle. Renau demanda la permission de parler. Le roi, qui assistoit à ce conseil avec M. de Colbert et M. de Seignelay, lui dit de présenter son avis librement, qu'on alloit l'écouter avec attention. Renau dit que la côte d'Alger étoit très-orageuse; que quand les troupes de terre seroient débarquées, il pourroit survenir une tempête qui écarteroit les vaisseaux, et qu'alors il seroit impossible de fournir du secours aux équipages; que les tourmens de la soif et de la faim ôteroient les forces et le courage à ceux qui le composeroient; que les Turcs les immoleroient à leur fureur et à leur vengeance; que, par cet accident, Charles-Quint avoit vu périr une armée formidable

devant cette ville en 1541 ; que les malheurs de ce grand prince annonçoient ceux qu'on avoit à craindre : » Ce n'est pas, ajouta-t-il, que j'aie l'intention de détourner sa majesté du projet qu'elle a de faire sentir aux Algériens les effets de sa juste colère ; je vais, au contraire, lui en présenter les moyens d'une manière plus sûre et moins dangereuse. Il faut bombarder Alger de dessus les vaisseaux «. Tout le monde fit un mouvement qui annonçoit la surprise, même le mépris. Renau continua : » Je ferai construire des vaisseaux plus petits que ceux dont on se sert ordinairement, mais plus forts de bois, sans ponts, avec un faux tillac à fond de cale, sur lequel je ferai maçonner un creux où l'on mettra les mortiers «. Cette proposition révolta tous les esprits. On traita Renau de visionnaire et d'insensé : on lui dit qu'il falloit une assiette solide pour des mortiers. Il répondit qu'on ne connoissoit pas la force de l'eau ; qu'il étoit sûr de réussir. Louis XIV jeta sur Colbert un regard qui sembloit lui demander son avis. Ce grand ministre lui dit : » Sire, je ne blâme pas ce que je ne connois pas. M. Re-

nau a du mérite. Il parle d'un ton si assuré, que je suis tenté de le croire. Il faut consulter M. du Quesne, qui est chargé de cette expédition ; c'est un très-habile marin : son avis est important «. M. du Quesne étoit alors à Toulon ; on lui envoya demander son avis sur le projet de Renau : il l'approuva, et l'on permit à Renau de faire construire cinq vaisseaux suivant son projet. Il en fit fabriquer deux à Dunkerque et trois au Havre ; s'embarqua sur ceux du Havre ; alla joindre ceux de Dunkerque ; de là, il se rendit à Brest, d'où il partit avec ses cinq galiotes pour aller devant Alger.

(1) M. du Quesne, qui avoit reçu les ordres de la cour, sortit de Toulon le 12 de juillet 1632, avec quatre vaisseaux de guerre, trois brûlots, trois flûtes, deux tartanes, et arriva le 21 du même mois sur les côtes de Barbarie, entre Alger et Sarcelle. Il y trouva les chevaliers de Tourville et de l'Hery qui croisoient sur la Méditerranée pour arrêter les corsaires. La flotte françoise étant réunie, se trouva

---

(1) Mém. de Quincy.

composée d'onze vaisseaux de guerre, de quinze galères, de cinq galiotes à bombes, de quelques flûtes et tartanes. Il y avoit sur chaque galiote deux mortiers et quatre pièces de canon.

Sitôt que M. du Quesne fut arrivé, il se prépara à bombarder Alger ; mais, comme il falloit plusieurs jours pour mettre les galiotes et les bombes en état, il prit ce temps pour aller brûler deux petits vaisseaux algériens qu'on lui avoit dit être à Sarcelle. Il s'y rendit avec son vaisseau le *Prudent*, avec le *Téméraire* et l'*Eole*, commandés par le chevalier de l'Hery, MM. de Beaulieu et d'Amfreville, et huit galères, à la tête desquelles étoit le chevalier de Noailles. On brûla un des vaisseaux algériens avec les chaloupes ; mais les artificiers manquèrent l'autre : on canonna la place, qui fit un feu terrible sur les vaisseaux françois, et tua quarante à cinquante hommes.

Après cette expédition, M. du Quesne retourna devant Alger. Il comptoit commencer son attaque le 28 ; mais une grosse lame du nord-est, faisant craindre des coups de vent qui sont toujours dangereux

sur ces côtes, et donnnent trop de mouvement aux vaisseaux pour qu'on puisse tirer de dessus, il fut obligé d'attendre jusqu'au 16 d'août, que la mer devint calme. Alors, il se disposa à attaquer pendant la nuit, afin que les Algériens fussent moins dans le cas de diriger leurs coups, pendant le temps qu'on employéroit à s'entraverser, parce qu'alors on est exposé au feu des ennemis, sans pouvoir y répondre. Lorsque la nuit fut arrivée, il se trouva embarrassé pour faire conduire les galiotes près des murs d'Alger: mais son génie lui fit bientôt trouver un expédient. Il fit porter, par des chaloupes, des ancres vers le port et à une distance qui lui parut raisonnable. Cinq vaisseaux furent détachés pour prendre le bout des ancres et soutenir les galiotes qui devoient se haler dessus, s'entraverser lorsqu'elles seroient assez proches, et se rehaler sur les vaisseaux pour leur retour.

Le *Vigilant*, monté par M. le chevalier de Tourville, devoit tenir le milieu et être vis-à-vis de la tour du fanal, ayant l'amarre de la galiote la *Cruelle*, commandée par M. de Pointy: sur la droite, le *Vaillant*,

commandé par M. de Beaulieu, avoit l'amarre de la *Menaçante*, que conduisoit M. de Goiton. Le chevalier de l'Hery, qui étoit sur le *Prudent*, avoit celle de la *Brûlante*, commandée par M. de Scorbiers. A la gauche de M. le chevalier de Tourville, M. Forant, commandant l'*Etoile*, avoit l'amarre de la *Foudroyante*, montée par M. de Boislye ; au sud, étoit M. de Belille avec la *Bombarde* qui étoit conduite par M. de Combe, et sur laquelle s'étoit embarqué M. de Camelin, capitaine des bombardiers de terre, que le roi avoit envoyé avec M. du Quesne pour cette expédition. C'étoit un très-habile officier d'artilerie de terre ; mais cette nouvelle manière de bombarder une ville lui étant inconnue, il fit plusieurs fautes. Les ancres se trouvèrent trop près les unes des autres ; et les objets paroissant la nuit beaucoup plus près qu'ils ne le sont en effet, elles étoient plus éloignées de la ville qu'on ne l'avoit cru. De là, il en résulta deux inconvéniens ; l'un fut que les galiotes, arrivant sur leurs ancres, se trouvèrent ou abordées, ou, pour le moins, embarrassées les unes par les autres ; le

second

second étoit que les bombes alloient à peine jusque dans le port et n'arrivoient pas à la ville. On remédia à cet inconvénient le plus promptement qu'il fut possible : on tira plusieurs bombes ardentes, espérant qu'elles brûleroient les vaisseaux ennemis qui étoient dans le port ; mais elles crevèrent avant d'arriver à leur destination : les bombes ordinaires en firent autant, à l'exception de deux ou trois. On tira cependant encore quelques coups : mais un des mortiers de M. de Pointy, chargé d'une bombe ardente, fit faux feu, et la bombe s'enflamma sans partir. Les soldats bombardiers, et la plupart des gens de l'équipage, effrayés du danger, se jetèrent à la mer et dans les canots qu'ils purent rencontrer. Les sergens d'artillerie, deux ou trois soldats restèrent sur la galiote avec M. de Pointy, M. l'Andouillet, commissaire d'artillerie de la marine, et M. Renau. Quoique la bombe jetât ses grenades avec un feu terrible, ils ne perdirent pas la tête et prouvèrent que le courage, secondé de la prudence, peut arrêter les plus grands malheurs. Ils couvrirent de cuir vert toutes les autres bom-

bes, jetèrent une si grande quantité d'eau sur celle qui étoit enflammée et sur le mortier, qu'ils l'éteignirent. M. de Remondis, major, mit l'épée à la main, força l'équipage de sa chaloupe d'aborder avec lui cette galiote pour secourir ceux qui étoient restés dessus et la sauver s'il étoit possible : il sauta dedans et vit avec étonnement que *le feu* étoit presqu'éteint et le danger totalement passé. Tous ces inconvéniens engagèrent les chevaliers de Tourville et de l'Hery, qui étoient chargés de l'attaque, à donner ordre de se retirer, et l'on revint au même endroit d'où l'on étoit parti.

Le conseil de guerre s'assembla ; presque tous les officiers représentèrent à M. du Quesne que le mauvais succès des bombes ardentes, que le danger de séjourner sur une rade aussi orageuse que celle d'Alger dans la saison où l'on se trouvoit, devoient engager à abandonner l'entreprise pour cette année. M. Renau représenta à M. du Quesne que les frais de l'armement étant faits, on ne devoit pas se décourager si promptement ; que si quelques-unes des bombes ordinaires avoient crevé, la

plus grande partie avoit été bien lancée, et avoit seulement manqué son objet, parce que les galiotes d'où elles partoient étoient trop éloignées; que les inconvéniens qu'on avoit essuyés devoient indiquer les mesures qu'il falloit prendre pour une seconde entreprise; enfin il donna des raisons si plausibles, que M. du Quesne consentit à un second bombardement.

Le 30 août on fit la même opération que la première fois; mais on eut la précaution d'approcher les galiotes plus près de la ville. Lorsque tout fut préparé, on lança des bombes qui firent tout l'effet qu'on pouvoit en attendre. Les ennemis faisoient un feu continuel sur les galiotes: elles essuyèrent plus de douze cents coups de canon; en reçurent plusieurs dans le bois, les voiles et les manœuvres; mais elles furent légérement endommagées, et on ne perdit pas un seul homme. On renversa plusieurs maisons dans la ville, et une multitude de personnes furent écrasées dessous. Plusieurs esclaves qui trouvèrent moyen de sortir d'Alger, donnèrent avis à M. du Quesne que les Algériens armoient des vaisseaux pour venir

enlever les galiotes : on en profita, et on renforça les équipages de ces bâtimens. On ne tarda pas à voir qu'on avoit pris de sages précautions : la chaloupe qui étoit de garde à l'entrée du port d'Alger, donna le signal qui lui avoit été ordonné de faire quand les ennemis sortiroient. Dans le même temps M. de Pointy, qui commandoit une des galiotes, aperçut une galère ennemie et quelques brigantins qui venoient à lui. Il fit sur ces vaisseaux un feu d'artillerie et de mousqueterie si terrible, qu'il les écarta. Ils voulurent approcher des autres galiotes ; mais en ayant été reçus de la même manière, ils rentrèrent dans le port. Aussitôt les galiotes recommencèrent à lancer les bombes et à ravager la ville.

Le 4 septembre, le père le Vacher, qui, comme nous l'avons dit, étoit consul de France, alla à bord de M. du Quesne, lui dit que le dey d'Alger l'avoit envoyé pour demander la paix, et savoir à quelles conditions on voudroit l'accorder. M. du Quesne lui répondit que, pour savoir ses intentions, il falloit que les Algériens lui envoyassent des députés. Le consul lui dit

que les dernières bombes avoient renversé cinquante maisons ; que la sienne étoit du nombre ; que la grande mosquée avoit été entièrement détruite ; que plus de cinq cents personnes avoient été écrasées sous les ruines ; que la consternation étoit dans la ville. Enfin il supplia M. du Quesne de suspendre le bombardement au moins pendant un jour ; mais M. du Quesne lui répondit qu'il ne perdroit pas un seul instant, et fit continuer le siége. Cependant la saison avançoit et le mauvais temps arrivoit : on crut que la prudence demandoit qu'on levât le siége. M. du Quesne en donna l'ordre et reconduisit son armée à Toulon. Il se hâta d'aller rendre compte au roi de ce qu'il avoit fait lui-même pour faire l'éloge de ceux qui avoient partagé les dangers avec lui ; dit à sa majesté qu'on ne pouvoit assez admirer les talens et le courage de M. Renau, qui, dans le siége d'Alger, avoit toujours été exposé au feu des ennemis, et conduit les opérations avec une prudence et un sang froid qui n'avoient point d'exemple. Ce grand monarque écoutoit avec attention le récit que du Quesne lui faisoit du siége d'Alger,

admiroit le tableau qu'il lui présentoit du terrible effet des galiotes à bombes, et se félicitoit de voir que la protection qu'il accordoit aux arts en faisoit naître tous les jours de nouveaux. Comme le marquis du Quesne fut le premier qui fit usage des galiotes à bombes, il est juste que celui qui lui en procura la gloire et qui les imagina, tienne une place dans sa vie.

Bernard Renau, surnommé le Petit, à cause de sa petite taille, naquit dans le Béarn en 1652, d'un père qui avoit peu de bien et beaucoup d'enfans. M. Colbert de Terron, intendant de Rochefort, le connut, par hasard, lorsqu'il étoit fort jeune encore. M. Renau étoit très-bien proportionné dans sa petite taille, et tiroit de l'agrément de sa petitesse même. Plus M. de Terron le voyoit, plus son affection pour lui augmentoit: enfin il le prit chez lui et l'adopta pour son fils: madame la princesse de Capegne et madame de Barbançon, ses deux filles cadettes, l'adoptèrent pour leur frère; et madame de Gassion, l'aînée des trois, l'appeloit son fils. On crut apercevoir en lui du goût pour la marine, et on lui fit apprendre

les mathématiques. Son application et ses progrès prouvèrent qu'on ne s'étoit pas trompé. On assure qu'il lisoit peu et tiroit tout de son propre fond. Aussi méditoit-il souvent, même dans une chambre pleine de monde, et dans les conversations. Ses distractions lui attiroient souvent des railleries. *La Recherche de la Vérité* tomba entre ses mains : il lut cet ouvrage avec avidité ; chercha à connoître l'auteur, et lia une étroite amitié avec lui. M. de Terron parla de lui à M. de Seignelay, qui devint son protecteur ; lui procura en 1679 une place auprès de M. le comte de Vermandois, amiral de France, qui lui fit une pension de mille écus. Il donna, comme on l'a vu, une nouvelle méthode pour la construction et la perfection des vaisseaux, imagina des galiotes à bombes. Après la mort de M. le comte de Vermandois, il s'attacha à M. de Vauban ; alla avec lui en Flandre ; servit en 1684 au siége de Luxembourg, ensuite à l'expédition de Gênes ; alla en Catalogne ; assiégea et prit Cadaquiers en quatre jours. De là, il retourna auprès de Vauban, qui fortifioit les frontières de

Flandre et d'Allemagne ; l'accompagna au siége de Philisbourg, et y eut beaucoup de part. Instruit par un tel maître, il conduisit seul les siéges de Manheim et de Frankendal. En 1689, il donna la *Théorie de la manœuvre des vaisseaux.* Il inventa de nouvelles évolutions navales, des signaux, des ordres de bataille. Le roi lui donna une commission de capitaine de vaisseau ; un ordre pour avoir entrée et voix délibérative dans les conseils des généraux, et une inspection générale sur la marine, avec une pension de douze mille livres de rente. Il servit sous M. de Vauban aux siéges de Mons, de Namur. De là, il courut à St-Malo pour le sauver, et les vaisseaux qui s'y étoient retirés après la bataille de la Hougue, si glorieuse et si malheureuse en même temps pour la France. La prudence et la promptitude de Renau déconcertèrent tous les projets des ennemis.

Il fit construire à Brest un vaisseau de cinquante canons selon ses vues, avec l'intention de l'éprouver contre les meilleurs voiliers anglois. On l'avertit que deux vaisseaux anglois richement chargés revien-

nent des Indes orientales : il se hâte de partir ; les cherche, en aperçoit un ; lui donne la chasse, le joint. L'anglois qui a soixante-seize pièces de canon, et porte des richesses immenses, est encouragé par ses forces et excité par le désir de conserver ce qu'il porte ; cependant, après un combat de trois heures, M. Renau le prend à la vue de trois gardes côtes qui ne sont qu'à trois lieues sous le vent. Il eut plus de cent hommes tués sur le pont, du nombre desquels fut un frère du célèbre M. de Cassini, et cent cinquante hors de combat. Le vaisseau anglois, criblé de coups, coula bas le lendemain. Le capitaine mit neuf paquets de diamans cachetés entre les mains de M. Renau, et lui dit qu'un bombardier, qu'il désigna par un coup de sabre reçu au visage dans le combat, lui avoit arraché un autre paquet qui valoit plus de quarante mille pistoles. M. Renau lui demanda si ceux qu'il lui avoit remis valoient autant ; le capitaine lui ayant répondu qu'il n'y en avoit pas un qui ne valût davantage, il en fit faire un procès-verbal en présence de ses officiers. On retrouva le paquet que le

bombardier avoit pris ; mais il étoit décacheté. Il en laissa à ses officiers un autre qui étoit tombé entre leurs mains.

Par un usage alors établi dans la marine, les diamans appartenoient à M. Renau ; mais leur considérable valeur, qui pouvoit l'engager à insister sur son droit, le lui fit abandonner. Il porta les diamans au roi qui les accepta, et lui donna neuf mille liv. de pension sur la ville de Paris, non comme un équivalent d'un présent de plus de quatre millions, mais comme une gratification, dont la difficulté des temps excusoit la médiocrité. M. Renau demanda, pour récompense, l'avancement de ses officiers, et le don qu'il leur avoit fait d'un paquet de diamans.

Philippe V, roi d'Espagne, connoissant le mérite de M. Renau, le demanda à Louis XIV, son grand-père. L'intention de Philippe étoit de faire réparer les fortifications de plusieurs villes de son royaume : mais les fonds manquoient, et M. Renau ne put remplir l'objet pour lequel on l'avoit appelé en Espagne.

En 1702, les galions d'Espagne, revenus de l'Amérique, étoient dans le port

de Vigo en Galice, escortés par une flotte françoise. M. Renau, qui se trouvoit à Vigo, par hasard, dit que les deux flottes seroient prises, si elles ne sortoient incessamment du port ; que les ennemis, instruits de l'arrivée des galions, ne manqueroient pas de faire toute la diligence possible pour s'en rendre maîtres. Le conseil d'Espagne résista à son avis, et il obtint seulement, même avec beaucoup de peine, qu'on transportât à terre trente millions d'écus, dont les galions étoient chargés. Les ennemis ne tardèrent effectivement pas à paroître devant Vigo et à s'en rendre maîtres. Ils coururent à l'argent ; mais on se hâta de l'emporter par les terres, et M. Renau les contint, avec trois cents chevaux seulement ; car toutes les milices avoient fui au premier coup de canon. Ainsi, par sa prévoyance et son courage, il sauva près de cent millions à l'Espagne, et auroit sauvé les deux flottes, si l'on avoit suivi son avis.

Il entreprit le siége de Gibraltar en 1704, et seroit venu à bout de le prendre, si l'on n'eût pas encore négligé ses avis. Après cinq ans de séjour et de travaux

continuels en Espagne, il fut réduit à demander son congé, ne pouvant y subsister plus long-temps. Il vendit tout ce qu'il avoit pour faire son voyage, et arriva à St-Jean-Pied-de-Port avec une seule pistole de reste.

Il avoit trouvé en Espagne un gentilhomme du nom d'Elisagaray, qui lui apprit qu'il étoit son parent, et lui communiqua ses titres de famille, dont M. Renau n'avoit jamais eu connoissance. La maison d'Elisagaray étoit ancienne dans la Navarre; et lorsque Jean d'Albret, roi de Navarre, se retira dans le Béarn après la perte de son royaume, un descendant de cette maison l'y suivit, et ce fut de cette branche que sortit M. Renau.

Il revint en France avec le titre de lieutenant-général des armées du roi d'Espagne, et Louis XIV lui promit que ses services d'Espagne seroient comptés comme rendus en France: mais la paix vint, et M. Renau fut oublié: on ne songeoit pas à lui payer ses pensions, et il ne songeoit pas à les demander. Un événement inattendu le rappela au souvenir du roi. Malthe se crut menacée par les Turcs, et le grand-maître

maître fit demander au roi, par son ambassadeur, M. Renau. Lorsque M. Renau alla prendre congé de sa majesté, elle se souvint de ce qui lui avoit été promis, et l'assura qu'il l'obtiendroit à son retour.

L'alarme de Malthe se trouva fausse, et le roi mourut. M. le duc d'Orléans, régent, connoissoit le mérite de M. Renau; il le fit conseiller du conseil de marine, et grand-croix de l'ordre de St-Louis: le chargea de travailler au systême que feu M. de Vauban avoit proposé sur la taille proportionnelle. Renau fut attaqué d'une rétention d'urine, et mourut le 30 septembre 1719. Il avoit été choisi en 1699 pour être honoraire de l'académie des sciences. Revenons à notre héros.

Les Algériens, malgré les pertes inestimables qu'ils avoient faites, osèrent encore aller en course contre les François. Louis XIV résolut de les punir; de faire assiéger une seconde fois leur ville, et de charger encore le marquis du Quesne de cette expédition. Du Quesne partit de Toulon au commencement de mai 1683, avec six vaisseaux de guerre; donna ordre aux galères, galiotes à bombes et autres

bâtimens qui devoient composer l'armée navale, de se rendre aux îles Fromentières, proche d'Ivica. Le 18, il passa à la vue des terres de Barcelone, où il apprit que des corsaires d'Alger avoient fait des dégâts. Il détacha les chevaliers de Tourville et de l'Hery, qui en rencontrèrent un de quatorze pièces de canon et de cent cinquante hommes d'équipage; ils s'en rendirent maîtres après un combat très-rude. Ils y trouvèrent trente esclaves chrétiens qu'ils mirent en liberté.

L'armée arriva au rendez-vous le 2 juin, excepté les galères qu'on attendit jusqu'au 14. M. du Quesne employa ce temps à faire faire l'exercice aux bombardiers, et disposa tout ce qui étoit nécessaire pour son expédition. Il envoya son second fils avec M. de Monrose, enseigne de vaisseau, à Barcelone, pour avoir des nouvelles des galères; mais ils revinrent sans pouvoir lui en donner. Il résolut de se rendre devant Alger sans elles, parce qu'il ne vouloit pas laisser passer la saison des calmes, après laquelle la côte devient très-dangereuse. Il appareilla le 15, fit route vers Alger; y arriva et mouilla l'ancre le

20, sur les cinq heures du soir. Le 21, on tint conseil, et on décida qu'on se passeroit des galères, puisqu'elles n'étoient pas arrivées; que sept vaisseaux de guerre, rangés sur une ligne un peu courbe, en faisant la même figure que le môle, et au-delà de la grande portée de canon, escorteroient les galiotes; que deux autres vaisseaux seroient postés au bout des deux ailes pour flanquer la ligne, en cas que les ennemis fissent des sorties sur les galiotes. Le 23, à six heures du matin, les vaisseaux placèrent leurs ancres à six toises près du môle. Les Algériens ne leur tirèrent pas un seul coup de canon.

Le 24, on prépara les galiotes qui devoient se haler sur les ancres attachées aux vaisseaux, et chaque vaisseau devoit soutenir sa galiote en cas d'attaque. Toutes avoient, outre l'équipage ordinaire, dix gardes de la marine, dix grenadiers, et dix soldats d'élite, et pour escorte deux chaloupes armées en guerre. Il y avoit deux corps de garde de chaloupes, l'un au nord, l'autre au sud de la ligne, et quelques canots légers, postés vers l'entrée du port. Ils avoient ordre de brûler les

8..

amarres, s'ils voyoient les ennemis prêts à sortir, afin qu'à ce signal tous les vaisseaux marchassent au secours des galiotes.

Le mauvais temps fut cause qu'on ne put faire avancer les galiotes que la nuit du 26. On commença à tirer à une heure après minuit, et on lança quatre-vingt-dix bombes, toutes de treize à quinze livres de poudre. Le calme fit faire quelques coups courts ; mais la plupart tomba dans la ville ou dans le môle. Les ennemis ne manquoient jamais de tirer des coups de canon, toutes les fois qu'ils voyoient mettre le feu à la fusée. Pendant deux heures qu'on tira des bombes, MM. de Tourville et de l'Hery alloient et venoient dans leurs canots, étoient présens à tout. MM. de la Porte, de Blenac Tourville étoient dans le canot de M. de Mortemar ; MM. de Gesvres, de Bellefontaine, d'Aligre et de Combe, étoient dans celui de M. de l'Hery, et toujours exposés au feu des ennemis. Lorsque le jour commença à paroître, M. le marquis du Quesne fit tirer deux coups de canon qui étoient le signal de la retraite.

Il fit le lendemain 27 un temps qui ne

permit pas de lancer des bombes : les éclairs annonçoient un orage, et présageoient de fâcheux coups de vent : on se tint cependant en état d'avancer contre la ville au premier signal. Les nuages s'étant dissipés sur les dix heures du soir, on partit et on lâcha, en moins de deux heures, deux cents vingt-sept bombes. Il en tomboit quelquefois trois ou quatre ensemble. On les entendoit crever avec un fracas terrible. Le palais de Baba-Assen, dey d'Alger, fut renversé avec une très-grande quantité de maisons, et plus de huit cents personnes furent écrasées sous les ruines. Les plus riches magasins furent détruits, et les plus précieuses marchandises furent gâtées. Une bombe tomba sur une batterie, démonta plusieurs pièces de canon, tua cinquante hommes qui les servoient. Les Algériens firent d'abord un feu terrible avec leurs plus grosses pièces d'artillerie : ils avoient même fait allumer un grand nombre de feux sur la côte, afin de mieux voir les galiotes à bombes, et de mieux les ajuster : mais cette clarté leur fut plus nuisible qu'avantageuse : elle servoit aux François à mieux diriger leurs

bombes sur la ville. Toute leur canonnade ne fit d'effet que sur une chaloupe qui soutenoit une galiote commandée par M. de Choiseuil, auquel un boulet emporta le bas-ventre : on le transporta dans un vaisseau, où il mourut deux heures après. Le même boulet tua un matelot et un soldat. Les galiotes ne reçurent aucun dommage, quelques tentatives que fissent les ennemis pour leur en causer. Elles continuèrent pendant plusieurs nuits à faire un feu terrible sur la ville ; y causèrent un si grand dégât, que la consternation devint générale parmi les habitans. Les femmes s'assemblèrent ; allèrent trouver Baba-Assen. Les unes lui présentoient la tête de leurs maris, les autres les bras et les jambes de leurs enfans : pour annoncer leur désespoir, elles tenoient dans l'autre main un poignard, et demandoient la paix à grands cris.

Le taiffe, qui est une milice étrangère, et presque toute composée de renégats, commença à murmurer ; dit au bassa qu'elle ne vouloit plus garder la ville et rester exposée au terrible effet des bombes, tandis que les Tagarins étoient de-

hors et en sûreté. Les Tagarins sont des Maures qui furent chassés d'Espagne, se réfugièrent à Alger, prirent le nom de Tagarins qu'ils ont toujours conservé depuis. Le bassa, qui dépend, en quelque sorte, de la taiffe, fut intimidé ; il avertit Baba-Assen de ces murmures. Celui-ci assembla le divan le 28 de grand matin, pour décider sur le parti qu'on devoit prendre. Le bassa y parla d'un ton décisif, et dit qu'il étoit d'une nécessité absolue de faire la paix avec les François. Baba-Assen fit venir M. de Beaujeu, capitaine de vaisseau de roi, qui avoit été pris depuis dix-huit mois sur un petit bâtiment, et vendu douze mille écus. Sitôt qu'il parut, il lui fit ôter ses chaînes, lui dit que pour prix de la liberté qu'il lui donnoit, il lui demandoit un bon conseil sur l'état présent des choses. M. de Beaujeu lui répondit que le meilleur parti qu'il eût à prendre, étoit d'aller trouver le général de l'empereur de France ; de lui demander pardon de la faute qu'on avoit faite, et de se soumettre à toutes ses volontés ; mais qu'il ne lui assuroit pas qu'on voulût s'en tenir là. Baba-Assen répondit qu'il aimeroit

mieux voir toute la ville en cendres, que de se soumettre à une pareille bassesse. Il fit cependant venir le père le Vacher, qui exerçoit encore les fonctions de consul de France à Alger; l'envoya, avec un de ses confidens et un interprète, vers M. du Quesne pour lui demander la paix.

Ils se mirent sur un vaisseau avec pavillon blanc, firent voile vers l'armée françoise, y arrivèrent à neuf heures du matin. La sentinelle ayant demandé ce qu'ils vouloient, ils répondirent qu'ils demandoient à parler au général. Ils passèrent sur le vaisseau de M. du Quesne, qui leur demanda quel étoit l'objet de leur mission. Le père le Vacher lui répondit qu'il venoit de la part de Baba-Assen, du divan et de la taiffe, demander la paix. M. du Quesne dit que c'étoit au député à porter la parole. Le député lui répéta ce que le père le Vacher lui avoit dit, et l'interprète le lui rendit. M. du Quesne leur dit qu'il alloit mettre par écrit les conditions auxquelles il accorderoit la paix; qu'il les signeroit, afin que le roi et le divan en eussent une entière connoissance. Par l'écrit qu'il leur donna, il annonçoit

qu'avant d'entrer en accommodement, il vouloit qu'on lui renvoyât, sans rançon, tous les esclaves françois qui étoient à Alger, même ceux des autres nations qu'on avoit pris sur les vaisseaux portant pavillon françois, et sans en excepter un seul. Il donna cet écrit à l'envoyé, en lui disant qu'on devoit prendre garde à ce qu'on alloit faire. L'envoyé se fit expliquer, par son interprète, ce que contenoit l'écrit; mais il n'osa répliquer, et retourna à Alger avec le père le Vacher. Il revint deux heures après, apporta une lettre adressée au général de l'armée françoise: mais elle avoit été écrite par le père le Vacher; et M. du Quesne ne voulut pas même l'ouvrir, disant qu'il n'étoit pas question de capituler; qu'il falloit exécuter ce que portoit son écrit. L'envoyé le pria d'envoyer à Alger avec lui quelques personnes, pour reconnoitre les esclaves françois, et les amener avec eux. M. du Quesne répondit que toutes ces lenteurs l'ennuyoient; que si on n'amenoit promptement les esclaves qu'il demandoit, il alloit continuer le bombardement. L'envoyé s'en retourna encore une fois, et revint sur

les sept heures du soir ; dit à M. du Quesne qu'on lui donneroit une entière satisfaction ; mais qu'il étoit tard, et qu'on ne pouvoit, dans un aussi court espace de temps, ramasser tous les esclaves ; que Baba-Assen et les habitans d'Alger demandoient en grâce qu'on leur accordât une trève de vingt-quatre heures, lui assurant qu'on les employeroit à chercher les esclaves qu'il vouloit avoir, et qu'on les lui rendroit tous sans en excepter un seul. Il ajouta que Baba-Assen demandoit qu'on lui rendit tous les esclaves turcs que les François avoient pris. M. du Quesne lui répondit que quand il auroit les esclaves françois, il verroit ce qu'il feroit. L'envoyé n'insista pas, et pria seulement M. du Quesne de faire tirer un coup de canon, parce que c'étoit le signal dont il étoit convenu, s'il obtenoit la grâce qu'il étoit venu demander. Avant de partir, il prit la main de M. du Quesne, lui dit qu'on n'avoit rompu la paix avec la France que par rapport à cinquante gueux ; mais qu'à l'avenir on feroit une paix si solide avec cette puissance, qu'elle dureroit toujours. Malgré ces promesses, M. du Quesne

fit travailler toute la nuit à relever les amarres, et à se mettre en état de recommencer le siége, si les Algériens n'exécutoient pas ce qu'il leur avoit prescrit.

Le lendemain, sur les dix heures du matin, on vit sortir du port d'Alger une douzaine de barques chargées de monde, et qui avançoient vers la flotte françoise. Elles y arrivèrent vers le midi, et amenèrent cent quarante-deux esclaves, du nombre desquels étoit M. de Beaujeu. Le même envoyé les accompagnoit, et dit à M. du Quesne que Baba-Assen étoit au désespoir de ne pouvoir envoyer un plus grand nombre d'esclaves françois; mais que la plupart étoient répandus dans la campagne; qu'on feroit l'impossible pour rassembler promptement ceux qui restoient, et qu'on les ameneroit. M. du Quesne dit qu'il accordoit cinq jours pour en faire la recherche, et que lorsqu'il les auroit tous, il exécuteroit les volontés du roi son maître. L'envoyé le pria, avec de grandes instances, de la part de Baba-Assen, de lui rendre le capitaine du vaisseau que MM. de Tourville et de l'Héry avoient pris, disant que ses parens, dont

le nombre étoit très-considérable, ne cessoient de le demander, et que sa tête étoit en péril, s'il n'obtenoit sa liberté. M. du Quesne le refusa d'abord; lui dit ensuite qu'il vouloit cependant bien l'accorder à Baba-Assen, comme un présent, mais sans tirer à conséquence. Le 30, on amena encore cent vingt-six esclaves; cent cinquante le premier de juillet; quatre-vingt-deux le lendemain; un nombre plus considérable le jour suivant. Parmi les derniers il y avoit quatre femmes, trois messinoises et une marseilloise. Le nombre se trouva monter à cinq cents quarante-six; mais il en restoit encore beaucoup à la campagne et dans les villes. On apprit par ceux qui avoient été renvoyés, qu'il en étoit mort quatre cents de la peste; que les patrons de ceux qu'on avoit renvoyés, avoient voulu se soulever, disant qu'on leur enlevoit des esclaves qui leur avoient coûté fort cher, sans leur donner aucune assurance qu'on ne bombarderoit plus la ville.

Le 3 de juillet, M. du Quesne nomma les ôtages qu'il vouloit qu'on lui envoyât, et qui devoient rester à son bord pendant qu'on

qu'on traiteroit de la paix : c'étoient les principaux habitans d'Alger, que M. de Beaujeu lui avoit indiqués. Comme on ignoroit à Alger par quel moyen il les connoissoit ; on fut fort surpris ; mais on se hata de les envoyer : on les chargea même de présenter beaucoup de rafraîchissemens à M. du Quesne et aux officiers de l'armée françoise.

L'étonnement est épuisé de voir qu'une flotte qui n'est composée que de dix vaisseaux de guerre, de sept galiotes, de quelques bâtimens de transport, rende suppliante une ville peuplée de corsaires, qui a plus de quatre cents pièces de canon en batterie, un garnison de douze mille hommes aguerris, et qui se prépare à une vigoureuse résistance depuis plus de deux ans ; la force à rendre, sans rançon, les esclaves qu'elle a faits. Ces merveilles sont l'ouvrage d'un homme qui, à une parfaite connoissance de la mer, joint une prudence consommée, un courage à toute épreuve ; enfin au grand du Quesne.

Le 5 de juillet, M. du Quesne envoya deux vaisseaux, sur les côtes de France, chercher des vivres. Le 10, une tartane,

venant de Majorque, arriva à l'armée avec des rafraichissemens. La trève que M. du Quesne avoit accordée, donnoit une libre communication avec la ville d'Alger, et ceux qui montoient cette tartane, vouloient en profiter pour racheter le fils et la fille du gouverneur de Sete, qui avoient été pris par les Algériens en traversant de Majorque à Ivica sur un bâtiment génois. Le fils étoit âgé de trente ans, et la fille de dix-sept.

Le 11, deux autres tartanes arrivèrent de Salé avec pavillon blanc. La trève fut cause qu'on les laissa entrer dans Alger. Le 14, les galères françoises rejoignirent l'armée, ce qu'elles n'avoient pu faire jusqu'alors à cause du mauvais temps. Ce même jour les Algériens envoyèrent les ôtages que M. du Quesne leur avoit demandés. Parmi eux se trouvoient Mezo-Morto, leur amiral, et Aly-Rays, capitaine de vaisseau. M. du Quesne envoya alors M. de Layette, commissaire général de la marine, et M. de Combes, ingénieur, pour traiter avec Baba-Assen et le divan. Ils se rendirent chez le père le Vacher, où Baba-Assen leur envoya de-

mander ce qu'ils venoient proposer de la part de leur général. M. de Layette répondit qu'il avoit ordre de ne parler qu'en public. Baba-Assen renvoya son député pour dire aux deux officiers françois que si leur général refusoit de rendre les esclaves turcs, et vouloit en même temps qu'on lui payât les frais de la guerre, il ne se trouveroit pas le lendemain au divan. M. de Layette dit qu'on devoit s'attendre au refus et à la demande.

Le lendemain 15, on appela les deux officiers françois au divan. Lorsqu'ils furent assis, Baba-Assen, qui, malgré ses craintes, étoit venu à l'assemblée, dit que les officiers françois apportoient les intentions de leur empereur par écrit. On les mit entre les mains de l'interprète qui les lut, et les interpréta à haute voix. Tous ceux qui composoient le divan, furent frappés d'étonnement : ils restèrent même dans le silence de la consternation. M. de Layette leur présenta la liste des esclaves françois, de ceux qui avoient été pris sous le pavillon de France, qui étoient encore dans les fers, et que le général françois vouloit ravoir ; ajouta qu'il falloit en outre

qu'on payât les frais de la guerre, et qu'on dédommageât les marchands françois des pertes que les corsaires d'Alger leur avoient fait essuyer. Baba-Assen répondit, au nom du divan, que pour ce qui regardoit les esclaves, on satisferoit à la parole qu'on avoit donnée, et qu'on enverroit un député au général françois pour lui demander les esclaves turcs, et lui représenter qu'on étoit dans l'impossibilité de restituer ou de payer les effets que les corsaires avoient pris sur les marchands françois.

Le divan s'assembla encore le lendemain, manda MM. de Layette et de Combes. M. de Layette tint le même langage que la veille. Baba-Assen lui dit que les François ne devoient pas espérer qu'on leur accordât ce qu'ils demandoient, parce que cela étoit impossible : M. de Layette se retira avec M. de Combes, et se hâta d'instruire M. du Quesne de ce qui s'étoit passé. M. du Quesne lui ordonna de revenir avec M. de Combes. Ils signifièrent à Baba-Assen l'ordre qu'ils avoient reçu : mais ce prince pria M. de Layette de rester, de laisser partir M. de Combes pour prier M. du Quesne de renvoyer Mezo-

Morto, qui avoit beaucoup de crédit dans le divan et sur la milice. M. du Quesne renvoya promptement Mezo-Morto, qui lui promit, avant de partir, d'employer tout son crédit pour engager les Algériens à faire les restitutions qu'il demandoit.

Mezo-Morto, en arrivant à Alger, se rendit au palais de Baba-Assen, lui dit que son honneur demandoit qu'il n'accordât pas aux François ce qu'ils vouloient exiger de lui. Baba-Assen lui répondit qu'il ne voyoit cependant pas d'autre moyen pour sauver la ville qui étoit déjà à moitié ruinée. Mezo-Morto le quitta, se rendit aux casernes, prit du café avec les soldats, leur dit que Baba-Assen ne méritoit pas de régner sur eux; que c'étoit un lâche qui déshonoroit leur patrie, qui rendoit les esclaves chrétiens, quoiqu'on ne rendît pas les esclaves turcs, et qui étoit encore disposé à payer des sommes considérables aux François. Ce discours échauffa leurs esprits; ils résolurent de faire périr Baba-Assen; se répandirent dans la ville par pelotons. Sur les dix heures du soir, huit d'entr'eux, ayant rencontré Baba-Assen revenant de la tour, lui tirèrent quatre

coups de feu et le tuèrent. Aussitôt tous les soldats s'assemblèrent et proclamèrent Mezo-Morto dey.

Le lendemain, le nouveau dey envoya chercher M. de Layette, lui dit d'aller faire part à M. du Quesne de ce qui s'étoit passé. M. du Quesne renvoya tous les ôtages qu'il avoit, les fit accompagner par M. de Layette, qu'il chargea de complimenter Mezo-Morto sur son avénement au trône. Mezo-Morto lui envoya un député pour le remercier, et lui dire en même temps qu'il n'imiteroit pas son prédécesseur, qui avoit déshonoré la nation turque, et qu'avant d'entrer en accommodement, il vouloit avoir ses intentions par écrit. M. du Quesne les lui envoya.

Plusieurs jours s'étant passés, sans qu'on reçût des nouvelles d'Alger à l'armée françoise, le général donna ordre qu'on se préparât à continuer le siége. Il fit mettre pavillon rouge sur tous les vaisseaux de guerre, et tirer deux coups de canon à boulet, tant pour rappeler les galères qui étoient au cap de Melifou, que pour annoncer aux ennemis que le siége alloit continuer. Sept galères furent char-

gées de remorquer les galiotes à bombes, et cinq autres eurent ordre d'escorter les chaloupes qui devoient porter les amarres. Tout étant préparé, la nuit du 21 au 22, on tira sur la ville deux cents quarante bombes; les Algériens tirèrent, de leur côté, environ mille coups de canon. Ils tuèrent et blessèrent dix-huit hommes sur la galère que commandoit M. le chevalier de Noailles, et deux officiers d'artillerie sur les galiotes. La nuit du 22 au 23, les galiotes jetèrent dans la ville trois cents tant bombes que carcasses: les ennemis tirèrent environ douze cents coups de canon. M. de Chevilly, qui commandoit la galiote la *Fulminante*, eut un bras emporté, et il n'y eut que quatre hommes tués dans les autres galiotes. On recommença à bombarder la nuit du 23 au 24: on coula bas un vaisseau ennemi dans le port, et on en mit un autre sur le côté. Les ennemis, qui avoient allumé trois feux vis-à-vis l'endroit où étoient les galiotes, afin de mieux les ajuster, tirèrent cette nuit sept ou huit cents coups de canon. Un garde-marine et huit soldats furent tués; plusieurs autres furent blessés.

Le 27, M. du Quesne fit tirer trois galiotes du jour, et les autres dans la nuit. Pendant l'espace de quatre heures, on jeta environ deux cents quatre-vingt bombes dans Alger, et les ennemis tirèrent trois cents coups de canon; mais ils ne firent aucun mal. On continua à bombarder pendant la journée du 28 avec trois galiotes. Les bombes tuèrent une très-grande quantité de monde dans la ville; parce que le peuple, voyant qu'on ne tiroit des bombes que pendant la nuit, en sortoit dans ce temps et y rentroit le jour.

On apprit par un esclave malthois, qui s'étoit sauvé, que les bombes avoient ruiné un quartier de la ville; coulé à fond une galère, deux vaisseaux de guerre, un navire marchand, six barques, et que plus de trois cents personnes avoient été tuées; que Mezo-Morto, s'étant persuadé que le père le Vacher, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, avoit donné quelques signaux à M. du Quesne, pour l'engager à lancer des bombes pendant le jour, l'avoit envoyé chercher, lui avoit proposé de se faire mahométan, et ordonné, sur son refus, qu'on le mît dans un des plus

gros canons qu'il avoit fait tirer et qui avoit crevé.

Le 29, deux chaloupes armées sortirent d'Alger pour tâcher d'enlever les ancres des galiotes ; mais on les repoussa, et on continua de lancer des bombes. Une chaloupe françoise, venant de Toulon, et commandée par M. de Choiseul, tomba parmi celles d'Alger qui la prirent, sans qu'elle se mît en défense, parce qu'elle crut que c'étoient des vaisseaux françois. M. de Choiseul fut fait prisonnier avec tout son équipage.

Le 3 du mois d'août, le vent fut si impétueux, que les galères furent obligées d'aller se mettre à l'abri près du cap Melifou. Un esclave échappé d'Alger apprit qu'il s'étoit formé dans la ville un gros parti contre Mezo-Morto ; qu'on en étoit venu aux mains, et qu'il avoit péri beaucoup de monde ; qu'on avoit mis M. de Choiseul aux fers avec tout son équipage ; qu'on le menaçoit de le mettre à la bouche d'un canon la première fois qu'on tireroit des bombes.

Le 7, les galiotes se postèrent, dès le matin, près du môle sur lequel elles je-

tèrent cent soixante-quinze bombes. On tira de la ville environ mille coups de canon : une des galiotes fut si endommagée, qu'elle ne se trouva plus en état de servir. On continua cependant à bombarder la ville, où l'on faisoit les plus terribles dégâts. Mezo-Morto, cédant à sa fureur, fit venir dix esclaves françois, leur proposa de prendre le turban, et sur leur refus, les fit attacher à la bouche de dix canons auxquels on mit le feu. Une chaloupe angloise sortie d'Alger, apporta à M. du Quesne une lettre de la part de M. de Choiseul. Cet officier lui marquoit qu'on l'attachoit tous les jours à la bouche d'un canon ; que le capitaine du vaisseau pris par MM. de Tourville et de l'Hery, sur les côtes de Barcelone, lui avoit, jusqu'à ce moment, sauvé la vie ; mais qu'il n'étoit pas sûr qu'il eût long-temps ce pouvoir; ainsi qu'il s'attendoit à être immolé, au premier moment, à la fureur de Mezo-Morto. M. du Quesne fit l'impossible pour l'échanger avec un officier turc qu'on savoit être fort considéré de Mezo-Morto ; mais il ne put y réussir. L'empressement qu'il marquoit de ravoir cet esclave, étoit

un motif puissant pour le dey d'Alger de le garder. Il vouloit tenir le général françois dans la crainte de perdre cet officier qu'il estimoit, et de le voir périr d'une mort cruelle, s'il continuoit à ravager la ville. Aux vertus héroïques, M. du Quesne joignoit la douceur et l'humanité; il désiroit de sauver la vie à ces chrétiens infortunés contre lesquels ces barbares exerçoient leur cruauté, et principalement à M. de Choiseul, qui avoit su s'attirer l'estime de tous les officiers et de tous les soldats de l'armée : mais il n'étoit pas le maître, il falloit obéir aux ordres du roi. Il continua de faire lancer des bombes. La fureur de Mezo-Morto arriva au comble; il fit encore attacher M. de Choiseul à la bouche d'un canon : le capitaine de corsaire, dont nous avons parlé, mit tout en usage pour obtenir sa grâce; voyant qu'il ne pouvoit réussir, il se plaça à côté de lui, le serra entre ses bras, dit au canonnier de mettre le feu; qu'il vouloit mourir avec son ami et son bienfaiteur, puisqu'il ne pouvoit le sauver. La fureur de Mezo-Morto, qui étoit présent, se changea en admiration; il fit détacher M. de Choiseul.

Pour satisfaire la curiosité du lecteur ; nous croyons devoir lui faire connoître quels étoient les motifs de la reconnoissance du capitaine corsaire. Il avoit été pris, comme nous l'avons dit, sur les côtes de Barcelone, par MM. de Tourville et de l'Hery, et mis sur le vaisseau de M. de l'Hery : M. de Choiseul, qui y étoit alors, eut pour lui les plus grands égards, lui donna des marques d'amitié, obtint même sa liberté sans rançon. Lorsque M. de Choiseul fut pris par les Algériens, le corsaire le reconnut ; lui rendit tous les services dont il étoit capable ; alla enfin jusqu'à exposer sa vie pour sauver celle de M. de Choiseul, et parvint à le faire échanger. Ce trait historique prouve que l'on trouve des vertus, même chez les nations les plus barbares. M. de Choiseul raconta lui-même ce fait, lorsqu'il fut de retour en France.

Le 11, une galère sortit du port, dans le dessein d'enlever *la Fulminante*, galiote que commandoit M. de la Bretêche, et qui étoit soutenue par plusieurs chaloupes. Le combat fut très-opiniâtre : les François y perdirent plusieurs officiers, du nombre

desquels se trouva M. de la Bretêche ; plusieurs gardes-marine, quelques bombardiers, et un ou deux matelots. Les Turcs furent obligés de se retirer après avoir perdu plus de cinquante hommes.

Le lendemain on fut averti, par un esclave qui s'étoit échappé, que la galère devoit encore sortir avec plusieurs autres bâtimens ; on mit en garde un nombre assez considérable de chaloupes avec du canon, des pierriers et de la mousqueterie. La galère parut effectivement avec plusieurs autres bâtimens ; mais elle s'enfuit avec précipitation, lorsqu'elle s'aperçut que les vaisseaux françois étoient garnis d'artillerie. La voyant reparoître le lendemain, qui étoit le 13 août, on fit avancer quatre vaisseaux de guerre qui la tinrent en respect. On continua à lancer des bombes jusqu'au 18, qu'un esclave hollandois, qui s'étoit aussi échappé, dit à M. du Quesne que Mezo-Morto avoit été estropié par un éclat de bombe ; qu'on avoit coulé bas plusieurs vaisseaux dans le port ; que les autres avoient été si endommagés, qu'on ne les soutenoit qu'à force de pompes.

M. du Quesne se voyoit au moment

d'amener les Algériens à accepter les conditions qu'il leur proposoit, quelques dures qu'elles fussent : mais les bombes lui manquoient, la saison des orages et des tempêtes sur ces parages approchoit ; il fut obligé de retourner en France, et quitta la rade d'Alger le 19 août 1683. Il ruina cependant presqu'entièrement Alger dans cette expédition, et la mit hors d'état de faire, pendant plusieurs années, aucune entreprise contre les chrétiens. Il détruisit presque toutes les maisons de la ville ; brûla tous ses vaisseaux ; l'épuisa de munitions de guerre ; mit presque tous ses canons hors d'état de servir. Il emmena avec lui plus de six cents esclaves que les Algériens n'auroient pas rendus pour deux cents mille écus. Sans la mort de Baba-Assen, il auroit obtenu de ces corsaires ce qu'il demandoit : mais, comme la restitution des esclaves avoit servi de prétexte à la révolte qui avoit mis Mezo-Morto sur le trône, ce nouveau dey n'osa entrer en accommodement avec le général françois, parce qu'il craignoit de subir le même sort que son prédécesseur. D'ailleurs les cruautés qu'on avoit exercées

contre le père le Vacher et contre plusieurs esclaves chrétiens, lui faisoient craindre la vengeance des François lorsqu'ils seroient entre leurs mains. Enfin il résolut de s'ensevelir sous les ruines d'Alger, plutôt que d'accepter les conditions de paix qu'on vouloit exiger.

M. du Quesne laissa, en partant, plusieurs vaisseaux pour croiser sur la rade d'Alger; et en désigna plusieurs autres qui devoient les relever, afin de tenir les corsaires renfermés dans leurs ports. Les Algériens, se voyant pressés de si près, et la misère augmentant tous les jours dans leur ville, demandèrent la paix au roi: mais sa majesté ne l'accorda qu'aux conditions que M. du Quesne leur avoit imposées. Ils envoyèrent un ambassadeur en France: il arriva à Paris vers le mois de juin 1684, fut présenté au roi; fit de grandes soumissions à sa majesté de la part du divan. Louis XIV eut la gloire de voir ces fiers corsaires s'humilier devant lui: se soumettre aux conditions qu'il voulut leur imposer; et ce fut l'ouvrage de M. du Quesne.

Louis XIV venoit de prouver aux Algé-

riens combien il étoit dangereux d'encourir son indignation et de s'exposer aux effets de sa vengeance ; cependant les Génois eurent l'imprudence d'exciter son courroux contr'eux. Ils avoient maltraité les négocians françois dans les pays soumis à leur domination ; refusé, sans aucun motif plausible, le libre passage du sel de France par leurs états. Ils entretenoient une correspondance secrète avec la cour d'Espagne, contre laquelle la France étoit en guerre ; ils avoient même formé le complot, avec les ministres de cette cour, de brûler les vaisseaux françois qui étoient dans les ports de Marseille et de Toulon. Les machines étoient déjà prêtes et placées au fond de la mer ; mais on eut le bonheur de découvrir ceux qui les avoient construites ; on les força d'indiquer le lieu où elles étoient, et le projet des Génois fut déconcerté. Ils avoient laissé impunis les outrages faits aux domestiques de l'envoyé de France à Gênes, et tenu des discours contraires au respect dû à la personne du roi. Ils avoient fait construire et armer plusieurs galères pour les joindre à la flotte d'Espagne. Enfin ils

s'étoient mis formellement sous la protection du roi d'Espagne ; annonçoient qu'ils dédaignoient celle de Louis XIV.

Le monarque françois, justement irrité de leur conduite à son égard, fit équiper une flotte dans ses ports de la Méditerranée. Elle fut en état de mettre à la voile dès le mois d'avril 1684. On en confia le commandement au marquis du Quesne et au chevalier de Tourville qui commandoit sous lui. Le marquis de Seignelay, secrétaire d'état au département de la marine, voulut être présent à cette expédition, afin que les ordres du roi fussent mieux exécutés. Il arriva à Toulon le 26 du mois d'avril 1684, et en partit le 5 de mai de la même année, avec l'armée navale. Elle étoit composée de quinze vaisseaux de guerre, de vingt galères, de dix galiotes à bombes, de deux brûlots, de huit flûtes, de vingt-sept tartanes, et de soixante-dix petits bâtimens à rames. Elle relâcha le 7 à la rade des îles d'Hières. Le 12, tous les bâtimens étant rassemblés, et le vent se trouvant favorable, le marquis du Quesne fit mettre à la voile, et on arriva devant Gênes le 17. Dès le même jour, on fit

avancer les galiotes à bombes qui avoient chacune deux mortiers, et on les plaça à la portée du canon des murailles, sur une ligne, depuis la tour du fanal, qui est à la gauche, jusqu'au faubourg de Bisano qui est à la droite. Les vaisseaux de guerre se placèrent sur une autre ligne, derrière les galiotes, à deux cents toises de distance. Les galères, qui étoient divisées en deux escadres, furent portées aux extrémités des deux lignes, où elles faisoient divers mouvemens pour soutenir les galiotes, et empêcher qu'aucun bâtiment ne sortit du port de Gênes. Les flûtes et les tartanes, qui portoient les bombes et la poudre, furent mises hors de la portée du canon, un peu plus loin que les galiotes, mais assez près pour fournir tout ce qui étoit nécessaire aux bombardiers.

Le lendemain 18, le sénat envoya six de ses membres pour complimenter le marquis de Seignelay, et lui demander quelles étoient les intentions du roi. Le ministre reçut ces députés avec beaucoup d'honnêteté, leur dit que la conduite que la république tenoit depuis long-temps avec le roi de France avoit excité l'indi-

gnation de sa majesté contr'elle : il leur détailla les sujets de plaintes qu'elle avoit; leur dit ensuite que, par un effet de sa clémence ordinaire, elle vouloit bien, avant que de commencer aucun acte d'hostilité, donner à la république le temps de se repentir, d'assembler son conseil pour y prendre ses résolutions conformes à ses véritables intérêts, et lui donner une satisfaction raisonnable, qui étoit de députer quatre des principaux sénateurs vers sa majesté, pour la supplier d'oublier ses fautes passées, et lui donner des assurances d'une meilleure conduite à l'avenir; de remettre entre les mains de ses officiers les quatre galères qu'elle avoit fait construire, moyennant quoi sa majesté faisoit promettre à la république de Gênes une entière et solide protection.

Les six sénateurs firent une réponse assez vague; cherchèrent à justifier la conduite de la république; dirent à M. de Seignelay, qu'ils alloient faire part des intentions du roi de France au conseil qui étoit assemblé, et qu'ils feroient savoir sa réponse.

Il y eut bien des contestations, des dé-

bats dans ce conseil sur le parti qu'on devoit prendre : il dura jusqu'à cinq heures du soir, qu'on décida qu'il falloit plutôt se défendre qu'accepter des propositions si humiliantes ; et, au lieu de la réponse que les députés avoient promise à M. de Seignelay, on fit une décharge de toute l'artillerie sur l'armée de France. Alors M. du Quesne fit signal aux galiotes de tirer sur la ville : elles le firent avec tant de promptitude et de succès, que deux heures après, on vit une fumée épouvantable qui s'élevoit de la ville ; ce qui annonça que les bombes avoient mis le feu dans plusieurs endroits.

Le 15, on fit avancer les galiotes plus près de Gênes, et on lança des bombes dessus : on continua les jours suivans. Le 20, deux vaisseaux anglois sortirent de Gênes, et annoncèrent que les bombes avoient brûlé et renversé plus de trois cents maisons, plusieurs palais, entr'autres celui du doge et celui de Saint-George, où étoit le trésor de la république ; que l'arsenal étoit entièrement détruit, aussi-bien que le magasin général ; que toute les marchandises qui y étoient, et qu'on

estimoit des sommes considérables, avoient été consumées.

Le 22, on s'aperçut que plusieurs mortiers avoient besoin de réparation : on cessa de tirer pendant quelque temps ; on les remit en état, et on recommença avec plus de fureur qu'auparavant. Au bout de quelque temps on interrompit le feu de part et d'autre, pour se préparer à de nouvelles décharges. M. de Seignelay profita de cette espèce de trève pour remplir les intentions du roi, qui étoient de pardonner aux Génois, s'ils se mettoient à la raison : il croyoit d'ailleurs que cinq mille bombes qu'on avoit lancées jusqu'à ce jour sur leur ville, les y ameneroient. Dans cette idée, il envoya au sénat M. de Bonrepos, le chargea de lui dire de sa part que les Génois pouvoient encore éviter la ruine entière de leur ville, en donnant au roi de France la satisfaction qu'il demandoit, et de l'exhorter à recevoir cette seconde marque de la bonté de sa majesté avec plus de prudence qu'il n'avoit reçu la première.

M. Doria, général des galères de la république, fut chargé de recevoir M. de

Bonrepos. Il lui fit toutes les honnêtetés qu'on pouvoit attendre des Génois dans la conjoncture où ils se trouvoient; lui dit qu'on ne pouvoit lui rendre aucune réponse dans le moment, parce que les lois de la république ne permettoient pas de prendre une résolution avant l'assemblée du conseil, qui ne se tiendroit que le lendemain; qu'il y exposeroit le sujet de sa mission, et qu'on ne manqueroit pas d'envoyer une réponse à M. de Seignelay. Il prit ensuite congé de lui, et le fit accompagner par deux capitaines de galères jusqu'au-delà du môle.

Le lendemain le conseil s'assembla de grand matin. Les Génois étoient portés à accepter les propositions qu'on leur faisoit; mais les Espagnols qui composoient la plus grande partie de la garnison, et par conséquent étoient les plus forts, engagèrent le conseil à faire aux François une réponse différente de celle qu'il vouloit leur donner. Il envoya un député à M. de Seignelay; le chargea de lui dire que les Génois étoient fâchés d'avoir obligé le roi de France de leur donner de si terribles marques de son indignation; mais qu'il n'é-

toit pas en leur pouvoir de faire ce qu'on exigeoit d'eux. Il vouloit faire connoître que les Espagnols dominoient dans la ville. Aussitôt on recommença à lancer des bombes.

M. de Bonrepos, qui avoit eu soin d'examiner ce qui se passoit dans la ville, fit connoître à MM. de Seignelay et du Quesne l'état où étoient les vaisseaux et les galères de la république; les postes qu'occupoient les troupes espagnoles; leur dit que le nombre de ces troupes ne montoit pas à plus de trois mille hommes; qu'il n'y avoit point de cavalerie dans la ville ni dans les fauxbourgs. Sur ce rapport, on résolut de faire une descente du côté de St-Pierre d'Arena, et l'on employa tout le reste de la journée à s'y préparer. On détacha dix-huit cents hommes des vaisseaux, et deux mille des galères avec les officiers, pour les commander; on les embarqua pendant la nuit dans des chaloupes. Chaque soldat prit du pain pour subsister pendant trois jours à terre, en cas que le mauvais temps retardât l'embarquement.

Un détachement, qui devoit faire une

fausse attaque du côté de Bisano, étoit composé de sept cents hommes, et commandé par le marquis d'Amfreville, chef d'escadre. Il s'embarqua à dix heures du soir, étant escorté par trois galères. Ses ordres portoient qu'en descendant à terre, il feroit un grand feu de mousqueterie; brûleroit quelques maisons, et iroit, avant le jour, joindre ceux qui formeroient l'attaque de St-Pierre d'Arena. M. de la Porte, capitaine de vaisseau, fit passer sa chaloupe entre deux rochers; trouva moyen de descendre à terre et de se rendre maître d'une maison. M. d'Amfreville descendit aussi peu après; mais il trouva qu'il étoit impossible de faire approcher toutes les chaloupes assez près de terre pour que les soldats pussent descendre, et se rembarqua avec ceux qui étoient descendus. Il fut blessé à la cuisse d'un coup de mousquet; ce qui ne l'empêcha pas de tenir ferme et de donner ses ordres pour qu'on fît feu de toute la mousqueterie et des pierriers qui étoient sur les chaloupes. Les ennemis étoient postés derrière une muraille qui bordoit la côte; ils firent un très-grand feu, blessèrent plusieurs officiers et quantité de soldats.

Le

Le marquis de Seignelay, qui étoit assez près de cette attaque pour voir ce qui s'y passoit, connut la difficulté qu'il y avoit à descendre de ce côté, et sut que M. le marquis d'Amfreville avoit été blessé. Il envoya ordre à M. de Champigny, le plus ancien capitaine de marine, de passer avec le détachement du côté de St-Pierre d'Arena.

Le duc de Mortemart commandoit la descente de ce côté, et devoit attaquer vis-à-vis du fort qui étoit sur le bord de la mer, au milieu du faubourg de Saint-Pierre d'Arena. M. le chevalier de Tourville avoit ordre d'attaquer à sa droite, du côté de la ville, et le chevalier de l'Hery à sa gauche, du côté d'une petite rivière qui termine le faubourg. Le corps de troupes que commandoit le duc de Mortemart étoit de douze cents hommes; celui du chevalier de Tourville de huit cents, et celui du chevalier de l'Hery de pareil nombre que le dernier. Le reste des trois mille huit cents hommes qu'on avoit détachés des vaisseaux et des galères, avoit ordre de rester sur des barques pour faciliter le débarquement et le rembarquement.

Les chaloupes qui portoient les troupes étoient commandées par les meilleurs officiers de marine. Ils étoient chargés de veiller à ce qu'aucune ne s'écartât, et qu'elles arrivassent toutes en même temps au lieu du débarquement. Elles étoient distinguées par des girandoles de différentes couleurs qui faisoient connoître le détachement dont elles étoient.

Comme il y avoit un fort à attaquer et des retranchemens à faire, on mit dans des tartanes quatre pièces de canon, des pétards, des sacs à terre, des échelles, des pelles, des bêches, des boyaux, et tous les autres outils nécessaires pour remuer la terre. Cinq ingénieurs furent commandés pour conduire les travaux. Trois autres tartanes étoient chargées de haches pour rompre les portes; de poudre, de bombes et d'artifices pour brûler les maisons.

Tous ces bâtimens étoient soutenus par dix galères : ils s'approchèrent de terre un peu avant le jour et en très-bon ordre. Les dix galères, qui étoient commandées par le chevalier de Noailles, firent trois décharges de leur canon à l'endroit où la

descente devoit se faire, afin d'en écarter les ennemis, et canonnèrent les batteries du canal pendant qu'elle se faisoit. Les ennemis, qui étoient retranchés derrière la muraille qui bordoit le rivage, firent un feu terrible au moment de la descente. Ils y avoient porté toutes leurs forces. Outre la milice du pays, il y avoit quinze cents hommes de troupes réglées ; savoir, un régiment milanois de mille hommes, et cinq cents suisses.

Le feu de leur mousqueterie n'empêcha pas M. de Mortemart de descendre à terre à la tête des troupes françoises : les officiers les rangeoient par bataillons à mesure qu'elles descendoient.

Le chevalier de Tourville et de l'Hery descendirent chacun de leur côté, à la tête de leur détachement, et se joignirent à celui du duc de Mortemart. On marcha droit au retranchement, d'où on chassa les ennemis. On commença par détruire la muraille, afin qu'elle ne servît pas de retranchement à l'ennemi, lorsque les François feroient leur retraite.

Le duc de Mortemart marcha ensuite au fort : il y avoit environ cent hommes

de garnison ; mais ils l'abandonnèrent sitôt qu'ils virent qu'on alloit à eux avec des échelles et des pétards. On y établit un détachement pour s'en assurer, et on mit des gardes à toutes les rues qui aboutissoient à la mer.

Le lieu du rembarquement se trouvant assuré, on poursuivit les ennemis de maison en maison, et on s'empara des postes qu'ils abandonnoient. Le chevalier de Tourville prit son poste au bout du faubourg, sous les murs de la ville, et aida beaucoup à faciliter la descente. Le chevalier de l'Hery prit le sien à l'entrée de la rivière qui est sur la gauche : il chargea les ennemis, et les poussa jusque hors du faubourg ; s'avança auprès des halliers d'où les ennemis faisoient un feu terrible. Il reçut un coup de mousquet au travers du corps, et mourut une demi-heure après. Tout le monde regretta ce brave officier, qui étoit la victime de son zèle et de son courage.

M. du Quesne - Monrose soutint, avec beaucoup de valeur, un poste important qu'il gardoit. Les matelots, conduits par leurs officiers, et armés de haches, por-

tant des artifices, des barils de poudre, des bombes, rompirent les portes des maisons, y mirent le feu, et consumèrent entièrement le faubourg.

M. de Seignelay, qui étoit sur un vaisseau, fort près de l'attaque, examinoit avec attention tout ce qui se passoit. Sur le midi il s'aperçut que le vent avoit tourné au sud-est, et jugea que s'il restoit, comme il y avoit apparence, la mer grossiroit au point que les troupes qui étoient à terre ne pourroient plus se rembarquer. Il fit avertir le duc de Mortemart, qui fit sa retraite en très-bon ordre. Pendant ce temps, M. du Quesne continuoit de faire lancer des bombes sur la ville et la ravageoit. Le 28, on cessa de bombarder; M. de Mortemart se retira sur les côtes de Catalogne avec vingt galères. Le lendemain, le marquis du Quesne mit à la voile avec dix vaisseaux de guerre, et prit aussi sa route vers les côtes de Catalogne. On laissa le chevalier de Tourville sur les côtes de Gènes avec cinq vaisseaux de guerre et quatre galiotes à rames. Avec cette petite escadre, il empêchoit tous les vaisseaux des Génois de sortir du port.

Ces républicains sentirent enfin la faute qu'ils avoient faite en offensant Louis XIV; cherchèrent à la réparer et à calmer la colère de ce puissant monarque. Ils implorèrent la protection du pape auprès de sa majesté très-chrétienne. Le nonce qui étoit alors en France eut ordre de solliciter un accommodement. Le roi lui prescrivit la satisfaction dont il vouloit bien se contenter. Le nonce communiqua au sénat les articles du traité. Ils portoient que le doge actuellement en charge et quatre sénateurs se rendroient au commencement de l'année 1685 à Marseille, d'où ils viendroient au lieu où seroit sa majesté; que pour être admis à son audience, ils seroient revêtus de leurs habits de cérémonie; que le doge porteroit la parole au nom de la république; témoigneroit au roi l'extrême regret qu'elle avoit d'avoir déplu à sa majesté; qu'il employeroit les expressions les plus respectueuses et les plus soumises; qu'il marqueroit le désir qu'avoit la république de mériter à l'avenir la bienveillance de sa majesté, et de la conserver soigneusement; que le doge et les quatre sénateurs étant retournés à Gênes, conti-

nueroient d'exercer leur charge, sans que d'autres pussent être mis à leur place, ni pendant leur absence, ni après leur retour, si ce n'étoit lorsque le temps ordinaire de leur gouvernement seroit expiré; que toutes les troupes espagnoles que la république de Gênes avoit introduites dans les villes, places et pays de sa dépendance, seroient congédiées dans l'espace d'un mois; que cette république renonceroit, dès à présent, en vertu de ce traité, à toutes les ligues, associations qu'elle pourroit avoir faites depuis le premier de janvier 1683; qu'elle réduiroit dans le même temps le nombre de ses galères à celui où elles étoient il y avoit trois ans, et qu'elle désarmeroit celles qu'elle avoit fait construire depuis.

Sa majesté avoit demandé, en outre, que la république dédommageât les François, non seulement de ce qui leur avoit été pris et enlevé tant dans la ville de Gênes que dans les pays qui en dépendoient, mais aussi de toutes le prises faites sur eux par les vaisseaux armés ou autorisés par les Génois. Il fut décidé qu'au lieu de ces dédommagemens si justement préten-

dus, sa majesté très-chrétienne vouloit bien se contenter des offres que la république faisoit de rendre aux François les effets qu'on leur retenoit, et de réparer, à ses frais, les églises et autres lieux saints qui avoient été endommagés par les bombes. Sa majesté vouloit que le pape stipulât la somme qui seroit employée à ces réparations, et qu'elle fût remise dans un temps marqué entre les mains de sa sainteté.

Les Génois envoyèrent le marquis de Marini en France avec un plein pouvoir pour conclure le traité dont le nonce du pape leur avoit envoyé les articles, tels que nous venons de les rapporter. Le roi nomma M. de Croissi pour travailler avec l'envoyé de la république. Le traité fut signé le 12 février 1685 par le nonce du pape, par M. de Croissi, et par le marquis de Marini. Il fut ratifié par le sénat le 23 du même mois, et par le roi le 3 mars suivant.

Quelque temps après, François-Marie Imperiali-Lescaris, alors doge de Gênes, partit pour se rendre en France avec quatre sénateurs et huit gentilshommes compagnons que le sénat avoit nommés pour

accompagner le doge. Ils passèrent par les états du duc de Savoie, et arrivèrent à Lyon, d'où ils se rendirent à Paris *incognito*, pour faire préparer leurs équipages, afin de représenter la république, et de donner plus d'éclat à la soumission qu'ils venoient faire en son nom.

Lorsque leurs équipages furent prêts, on décida qu'ils paroîtroient devant le roi le premier mai de la même année. M. de Bonneuil, introducteur des ambassadeurs, alla prendre le doge à Paris dans les carrosses du roi. Ceux du doge, qui étoient au nombre de trois et très-beaux, alloient après, avec un nombre d'autres assez considérable pour sa suite. Il avoit douze pages et soixante-dix valets de pied avec une livrée magnifique, et cent gentilshommes qui marchoient après les gentilshommes compagnons. Le doge avoit un sénateur à sa droite, M. de Bonneuil à sa gauche, et étoit suivi de trois autres sénateurs. M. le maréchal de Duras le reçut à l'entrée de la salle des gardes, et le conduisit au trône du roi, qui étoit au bout de la grande galerie, et d'une magnificence extraordinaire. Monseigneur le dauphin étoit

à la droite de sa majesté, et monsieur à sa gauche. Les princes et les grands du royaume étoient autour du trône. Le doge avoit une robe de velours cramoisi avec des ailerons. Son bonnet étoit de même étoffe, à quatre côtés, et surmonté d'une houpe de même couleur, avec une corne par-devant. Il avoit une fraise fort petite. La robe des quatre sénateurs étoit de velours noir et de la même façon que celle du doge.

Dès que le doge aperçut le roi, il se découvrit, avança quelques pas, fit deux profondes révérences. Le roi se leva, mît la main à son chapeau, lui fit signe de s'approcher. Le doge avança jusqu'au pied du trône, monta sur le premier degré, fit une troisième révérence; se couvrit ensuite. Les princes, qui s'étoient découverts au même temps que lui, se couvrirent; mais les quatre sénateurs qui accompagnoient le doge et qui s'étoient arrêtés au bas des degrés du trône, restèrent découverts.

Le doge fit au roi ce discours en langue italienne, et son interprète le rendit en françois : » Sire, le malheur le plus fu-

neste et le plus fatal qui ait pu arriver à la république de Gênes, est d'avoir véritablement offensé votre majesté, à qui je ne peux assez exprimer la douleur extrême qu'elle en ressent. Elle désire que tout ce qui s'est passé, et dont votre majesté n'a pas été contente, soit effacé, non seulement de votre mémoire, mais encore de celle de tous les hommes. Elle ne pourra se consoler dans une si grande affliction, que quand elle se verra rétablie dans vos bonnes grâces. Pour s'en rendre digne, elle a voulu témoigner le profond respect qu'elle a pour votre majesté, par un aveu authentique, et qui n'a jamais été usité. Elle employera désormais toute son application, tous ses soins, fera enfin tous ses efforts, non seulement pour mériter les bonnes grâces éternelles de vôtre majesté, mais encore pour se rendre digne d'en mériter l'augmentation «. Il fit ensuite un compliment au roi en son nom et en celui des quatre sénateurs qui l'accompagnoient.

Le roi répondit par la bouche de son interprète : » Je suis content des soumissions que me fait la république de Gênes.

Comme j'ai été fâché de me voir forcé de faire éclater mon ressentiment contr'elle, je suis bien-aise de voir les choses au point où elles sont, et je crois qu'à l'avenir il y aura une très-bonne correspondance entr'elle et moi : je veux me le promettre de la bonne conduite qu'elle tiendra. Alors je lui donnerai, dans toutes les occasions, des marques du retour de ma bienveillance «. Sa majesté dit ensuite des choses fort obligeantes au doge et aux quatre sénateurs.

L'audience étant finie, le roi ôta son chapeau et le baissa plus bas qu'il n'avoit fait d'abord. Le doge fit trois profondes révérences en se retirant, et ne se couvrit que quand il ne fut plus en présence du roi. M. du Quesne, qui étoit alors à Versailles, assista à cette cérémonie. Il se trouvoit confondu dans la foule ; mais tous les regards se réunissoient sur lui, et lui annonçoient que c'étoit à son courage, à son habileté qu'on devoit ce spectacle inattendu, même inoui. Quelle satisfaction pour ce héros de jouir de toute sa gloire au milieu de la cour de Louis XIV assemblée !

Le doge resta plusieurs jours à Versailles et à Paris. Quelqu'un lui demanda ce qu'il y trouvoit de plus rare et de plus extraordinaire. Il répondit : *C'est moi.* On sait que, selon les lois de la république de Gênes, le doge ne peut sortir de la ville un seul instant, ou il perd sa dignité.

Le 26 mai, il eut son audience de congé avec les cérémonies accoutumées. Le roi lui envoya son portrait enrichi de diamans, et deux pièces de tapisseries rehaussées d'or de la manufacture des Gobelins. Il envoya aussi son portrait enrichi de diamans à chacun des quatre sénateurs, avec une pièce de tapisserie semblable à celles du doge.

L'histoire du temps termine au bombardement de Gênes les exploits glorieux du marquis du Quesne. Il avoit alors soixante-quinze ans, âge auquel on a perdu cette vigueur nécessaire aux fatigues de la mer et des combats. Il se retira dans le sein de sa famille qui étoit alors à Paris, et y mourut le 2 février 1688, âgé de soixante-dix-huit ans, ayant toujours conservé une santé et une vigueur extraordinaires. Son fils aîné, Henri du Quesne, fit porter son

cœur à Aubonne, ville située dans le canton de Berne, dont il étoit baron, et où il s'étoit retiré; lui fit ériger un tombeau, sur lequel on grava son épitaphe. De Catherine Bernière sa femme, issue, comme nous l'avons dit, de la famille de Bosc, originaire de Montpellier, il eut quatre fils; savoir, Henri, dont nous venons de parler, et qui, élevé dans la marine par son père, s'y étoit toujours distingué. Il se retira en Suisse dans une terre qu'il avoit acquise pour y professer librement la religion calviniste dans laquelle il avoit été élevé. Il mourut à Genève le 12 novembre 1722. Le second, qui se nommoit Abraham, fut capitaine de vaisseau, et se signala dans plusieurs occasions. En 1683, il prit et amena à Toulon le prince de Montesarchio, général de l'armée espagnole. En 1684, il montra beaucoup de valeur au bombardement de Gênes. Le troisième, nommé Isaac, et le quatrième, qui portoit le nom de Jacob, furent recommandables par leur courage et leurs talens.

Le marquis du Quesne avoit plusieurs frères qui sont tous morts au service du

roi. L'un d'eux, capitaine de vaisseau, fut tué d'un coup de canon. Il laissa un fils, M. du Quesne-Monier, qui se signala en diverses occasions, et eut un bras emporté : il fut élevé à la dignité de chef d'escadre en 1705.

On peut assurer, sans exagération et sans crainte d'être contredit par ceux qui savent l'histoire, qu'Abraham du Quesne, dit le grand du Quesne, est le premier qui a illustré la marine françoise. On avoit vu paroître avant lui des hommes courageux dans cette carrière militaire ; mais aucun n'y avoit déployé tant de talens, et n'y avoit fait des exploits aussi glorieux. Il reçoit les premières leçons de son père, et perd ce guide sage et éclairé dès sa plus tendre jeunesse. Alors son génie seul lui en sert, le conduit à la perfection et à l'immortalité. Hâtons-nous de le suivre dans ses actions, qui sont comme autant de miracles. Les Espagnols ont tué son père dans un combat ; il est impatient d'en venir aux mains avec eux et de venger son père. Il commande un vaisseau dans la flotte françoise, qui joint la leur près de Gattari ; guide, par sa prudence,

ceux qu'il commande ; les excite par son courage, et arrache la victoire aux Espagnols, près de la remporter. Il est blessé à la Corogne ; mais il brave les douleurs, continue de combattre : c'est un lion qui voit couler son sang et devient plus furieux : il fait trembler les ennemis, qui n'osent pas se présenter pour combattre.

Il se fait une loi de répandre son sang pour sa patrie ; se jette au milieu des périls, est encore blessé à la bataille de Gate. La Suède, attaquée par les Danois, demande du secours à la France. Du Quesne est regardé comme l'officier de mer le plus en état de soutenir dans cette occasion la gloire de la France, et de prouver l'utilité de son alliance. Il est envoyé en Suède, remplit l'idée qu'on a de lui ; bat les Danois dans deux combats consécutifs.

Sa patrie a besoin de lui pour elle-même ; elle le rappelle : les ennemis éprouvent, dans plusieurs occasions, qu'il est en France. Ce royaume, déchiré par les guerres civiles, n'est pas en état de mettre une flotte en mer. Du Quesne est persuadé qu'on doit sacrifier son sang et

sa fortune à son roi quand il en a besoin : il arme, à ses frais, plusieurs vaisseaux ; les conduit à Bordeaux, dont les rebelles, secourus par les Espagnols, se sont emparés. En route, il rencontre une flotte angloise qui veut lui faire baisser pavillon. Cette prétention, aussi injuste qu'outrageante, révolte ce grand homme, l'irrite quoiqu'inférieur en nombre ; il livre combat, démâte leurs vaisseaux, les crible ; les punit de leur audace, et les force de prendre la fuite. Il continue sa route, arrive à l'embouchure de la Garonne, en bouche l'entrée aux Espagnols, et Bordeaux capitule. Anne d'Autriche, régente du royaume, le récompensa en reine ; mais ce qui flatte le plus ce héros, est la gloire que lui acquirent son zèle et son courage. Nous ne nous amuserons point ici à faire l'énumération de ses différens combats, de ses différens triomphes.

Louis XIV confie ses troupes de terre et de mer à de grands capitaines ; ses succès effraient les puissances de l'Europe : elles se liguent contre lui : il tourne tous ses efforts contre les Hollandois, qui sont les auteurs de cette ligue ; leur prend plu-

sieurs villes ; sait engager le roi d'Angleterre à réunir ses forces de mer aux siennes. Les deux flottes combinées rencontrent celle de Hollande à Soults-Baye, sur les côtes d'Angleterre : là, il se livre un combat terrible, où du Quesne, qui commande une division, déploie encore son courage et ses talens. Les flottes combinées livrent plusieurs combats successifs aux Hollandois, et du Quesne s'y couvre de gloire.

Louis XIV veut secourir les Messinois révoltés contre l'Espagne ; mais il faut livrer bataille à l'intrépide Ruiter, qui est allé au secours des Espagnols avec la flotte hollandoise. On est embarrassé sur le choix qu'on doit faire de celui auquel il faut confier les forces et la gloire de la France. Les officiers et les soldats nomment du Quesne d'une voix unanime. Le roi le fait lieutenant-général des armées navales, et lui donne le commandement de la flotte. Du Quesne part, cherche Ruiter ; le rencontre ; lui livre bataille ; le bat, et entre triomphant dans Messine. Il lui livre un second combat peu de jours après ; le bat encore, et Ruiter périt dans l'action ; M.

du Quesne poursuit la flotte ennemie et la détruit presqu'entièrement dans le port de Palerme. Les ennemis de la France sont consternés : ils demandent la paix et l'obtiennent. Du Quesne se rend à Versailles ; reçoit de sa majesté l'accueil le plus flatteur : elle est fâchée que la religion qu'il professe, l'empêche de le décorer du bâton de maréchal de France, et s'en plaint.

Le roi profite de la paix pour perfectionner sa marine : il demande des conseils à du Quesne, et les suit. Ce monarque veut punir les Algériens qui ont osé lui déclarer la guerre ; on lui propose de faire construire des galiotes à bombes : tout le monde rejette cette proposition, la regarde même comme ridicule. Le seul du Quesne l'approuve ; Alger est bombardé : ses habitans consternés rendent la liberté à une multitude de François qu'ils tiennent dans les fers, et mettent tout en usage pour calmer la colère du roi. Les Génois se joignent aux ennemis de la France, du Quesne est envoyé contr'eux : il les force à venir demander humblement pardon au roi.

Il est arrivé à l'extrême vieillesse et désire encore d'aller combattre. Louis XIV lui dit: » M. du Quesne, un homme qui a servi aussi long-temps et aussi utilement que vous, doit se reposer. Ceux qui vont commander dans la marine, suivront vos leçons et vos exemples: ce sera encore vous qui conduirez mes flottes «. Il avoit la taille avantageuse, l'air robuste. Ses yeux grands et vifs, son regard plein de feu, annonçoient son courage et son génie. Il eut le malheur d'être élevé dans la religion protestante, et celui de croire que c'en seroit un pour lui d'en changer. Enfin il ne voulut pas arriver aux éminentes dignités qui l'attendoient, par une route qu'il regardoit comme déshonorante.

PARALLÈLE
DU GRAND DU QUESNE
ET DU CÉLÈBRE RUITER.

Lorsqu'on a lu l'histoire de deux héros qui parurent dans le même temps, furent rivaux de gloire, et se mesurèrent, l'idée d'en faire la comparaison se présente à l'instant.

Ce n'est point dans la noblesse qu'on trouve leur naissance ; c'est dans la foule du peuple : mais les talens et les exploits guerriers les élevèrent si haut, que leur nom retentit, tout-à-coup, dans le monde entier, en fit tomber dans l'oubli plusieurs qu'on avoit respectés autrefois : ceux qui portoient alors ces noms, étoient incapables de les soutenir. Dans tous les temps on a vu de ces hommes inutiles qui se glorifient d'une naissance qu'ils déshonorent, et d'un nom qui est un reproche pour eux.

Du Quesne fut guidé dans sa jeunesse par un père qui sut connoître et dévélopper ses talens. La tendresse paternelle excitoit le maître à enseigner tout ce que l'étude et l'expérience lui avoient appris. La réconnoissance et la tendresse filiale engageoient le disciple à être attentif aux leçons ; le génie, secondé du courage, le mit bientôt en état de les réduire en pratique.

Ruiter eut pour père un homme que l'indigence obligeoit de ne s'occuper que de travaux grossiers et pénibles pour faire vivre sa famille, qui nullement attentif à des talens qu'il n'étoit pas même en état d'apercevoir, ne songeoit qu'à occuper son fils ; peu lui importoit à quel travail, pourvu qu'il fournît à sa subsistance. Le jeune Ruiter avoit l'ame trop élevée pour n'être qu'un vil artisan. Il se fit mousse ; la mer étoit son élément. Sitôt qu'il fut embarqué, son intelligence se développa ; on l'éleva au grade de matelot, bientôt à celui de pilote, enfin il devint capitaine, et montroit qu'il étoit toujours au-dessus du poste qu'il occupoit.

En temps de paix du Quesne parcou-

roit les ports de France ; examinoit avec un œil attentif ce qu'on y faisoit ; interrogeoit, avec soin, ceux qui étoient occupés à la marine. Sitôt que la guerre étoit allumée, il alloit sur les vaisseaux du roi, mettoit en pratique les instructions qu'il avoit prises, et on le trouvoit toujours plus habile qu'auparavant.

Lorsque la guerre n'appeloit pas Ruiter, il alloit étudier la marine sur les vaisseaux marchands ; les quittoit promptement pour aller sur ceux de l'état lorsque le besoin le demandoit ; il développoit les talens qu'il avoit acquis et ceux qu'il avoit reçus de la nature. Bientôt sa patrie lui confia ses forces maritimes : il les employa si à propos, qu'il parut mériter les premières dignités de la marine, et y fut élevé.

Du Quesne s'en montra digne aussi promptement ; mais il y arriva plus lentement.

Ces deux héros portèrent les armes au service de deux différentes puissances du Nord, rivales et ennemies l'une de l'autre ; et chacun parvint à faire obtenir une paix honorable à celle qu'il servoit. Ils allèrent tour-à-tour contre les corsaires de

Tunis et d'Alger. Ruiter en enleva plusieurs et s'en retourna. Du Quesne les chercha jusque dans leurs ports, y mit tout à feu et sang ; força ces barbares à rendre la liberté à une multitude d'esclaves chrétiens, et à demander humblement la paix.

FIN.








BIBLIOTECA